

Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse*, 1810

Édition par François Rosset et Dominique Triaire

## Texte

Quatrième décaméron.

## Description

Copie avec corrections autographes, Poznań, Arch. Państwowe, fonds Jarocin, cote 4239.

1 CM, 3 MJ, 4 MJ, 5 MP : même main.

## Publication

Jean Potocki, *Œuvres*, Louvain, Peeters, 2006, vol. IV,1, p. 321-407 ; Jean Potocki, *Manuscrit trouvé à Saragosse (version de 1810)*, Paris, GF Flammarion, 2008, p. 473-596.

## QUATRIÈME DÉCAMÉRON<sup>1</sup>

### TRENTE ET UNIÈME JOURNÉE.

Mes jours se passoient chez les Boemiens d'une maniere uniforme, mais sans monotonies. Dans la Sierra-Morena l'espace le plus resserre offre de la varieté dans les sites. Et tous les jours j'y decouvris des vallons que leur profondeur deroboient aux régards des cascades des grottes, et mille autres beautés<sup>2</sup> romantiques ; dont l'efet est d'exalter l'imagination de la jeunesse, et de preter un grand charme à la solitude. D'ailleurs je n'étois pas seul, Rebeca avoit des lumieres superieures à son sexe. Et sa societé, m'eut infiniment plu, sans l'opiniatreté qu'elle metoit à parler de religion, et surtout de la religion musulmane, qu'elle preferoit au Christianisme. Son frere pretendu Cabaliste, bourru brusque, nous amusoit par ses saillies. Enfin plusieurs de mes nuits etoient embellies par la presence de deux lutins, que j'avois fort bien reconnu. Mais je reviens à l'histoire du Boemien qu'il reprit en ces termes.<sup>3</sup>

#### SUITE DE L'HISTOIRE DU CHEF BOEMIEN

Lope Soarez étoit depuis quinze jours l'heureux époux de la charmante Inez, et se préparoit à la conduire à Cadix, où Gaspar Soarez les atendoit<sup>4</sup> avec impatience. Busqueros ayant mis à fin cette grande entreprise, s'occupoit déjà d'une autre qui lui tenoit beaucoup plus à cœur, et c'étoit de faire épouser à mon père sa parente Gitta-Salez. Et déjà la belle occupoit la maison voisine de l'autre côté de la ruelle. Je me proposai moi de faire manquer ce mariage. D'abord j'en parlai à ma tante<sup>5</sup> qui s'en ouvrit à son oncle, le respectable Théatin Jeronymo Santez. Mais ce réligieux refusa absolument de se mêler d'une affaire qui tenoit dès trop près à l'intrigue mondaine, et dit qu'il n'étoit jamais entré dans une affaire de famille, que dans le cas où il pouvoit operer quelque réconciliation, ou empecher quelque scandale, que dans tout autre cas, les interets de ce genre n'étoient point de son ministere. Réduit à mes propres moyens, j'aurois voulu interesser en ma faveur l'aimable Toledé. Mais il eut falut pour cella dire qui j'étois et cela ne m'étoit point permis. Je me contentai dons pour l'instant de rapprocher Busqueros du chevalier, en lui recomandant d'être en garde contre son penchant à l'insistance. Mais Don Roque quelque fois ne manquoit pas d'une sorte de tact. Le chevalier lui avoit permis de venir lui faire sa cour, et il sentit que pour conserver ce droit, il ne falloit pas en abuser.

Un jour le chevalier demanda à Busqueros ce que c'étoit qu'une intrigue de femme dont le Duc de<sup>6</sup> s'étoit occupé pendant tant d'année. Et si cette femme étoit assez séduisante, pour avoir pu le fixer si

---

<sup>1</sup> Cette copie de 129 p. et 3 bl. avec corrections aut. est composée de 11 cahiers de 6 f.

Sur la couverture, Potocki a écrit : " 4 Volume ".

Le papier est bleuté avec tranches dorés ; pas de filigrane.

Le texte occupe le recto et le verso de chaque f.

<sup>2</sup> *Biffé* : de

<sup>3</sup> Ce paragraphe est aut.

<sup>4</sup> *Surch. aut.* : atendit

<sup>5</sup> *Surch. aut.* : mère

<sup>6</sup> Un espace libre a été ménagé.

long-tems ?

Busqueros prit un air très sérieux et dit au chevalier “ Votre Excellence en me demandant les secrets de mon patron montre par là qu’elle connoit tout mon dévouement pour elle. D’un autre côté j’ai l’avantage de connoître assez votre Excellence pour savoir qu’une certaine légèreté qu’on voit dans ses manières, n’a jamais eut d’inconvénients que pour les femmes, et que votre Excellence est incapable de compromettre son fidele serviteur.

— Monsieur Busqueros /:dit le chevalier:/ ce n’est pas mon éloge que je vous demande.

— Je le sais /:réprit Busqueros:/ mais les éloges de vôtre grandeur se trouvent toujours tout naturellement sur les levres de ceux qui ont l’honneur de la connoître. L’histoire que vôtre Excellence me demande j’avois commencé à la raconter /sous des noms supposés/ au jeune négociant que nous venons de marier avec la belle Inez.

— Je la sais jusques là /:dit le chevalier:/ Lope Soarez l’avoit contée au petit Avarito qui me l’a contée. Vous aviez monté la nuit à un premier, où vous aviez vu un homme<sup>7</sup> qui efrayé de vôtre apparition avoit dit. *Tête éfroyable et sanglante pourquoi viens tu me reprocher un crime involontaire.* La femme de ce bon homme vous avoit donné un rendez-vous au jardin public et alloit vous conter son histoire.

— C’est ce la même /:dit Busqueros:/ La Dame étoit venue au jardin public acompagnée d’une de ses amies, jeune femme grande et bien faite. Et me fit en ces termes le récit qui interesse vôtre curiosité. ”

#### HISTOIRE DE FRASCHETA SALERO.

Je suis la fille cadete d’un brave officier qui par ses services avoit mérité que toute sa paye fut à sa mort conservée à sa veuve à titre de pension. Ma mère qui étoit née a Salamanque s’y retira avec ma sœur qui s’appelloit Dorothée et avec moi qu’on appelloit Frascheta. Elle possédoit une maison dans un quartier très solitaire. Elle la fit reparer. Nous nous y établîmes et nous y vivions avec une économie, qui répondoit très bien aux modestes dehors de nôtre habitation. Ma mere ne nous laissoit aller, ni au théâtre ni aux combats de taureaux. Elle ne faisoit ni recevoit des visites. N’ayant donc point d’autres amusement, je me tenois prèsque tous les jours à la fenetre.

Comme j’ai beaucoup de dispositions naturelles à la politesse, s’il passoit dans nôtre rue quelqu’un de bien mis. Je le suivois des yeux, et le regardois de manière à le persuader, qu’il avoit fait sur moi une impression favorable. Les passants n’étoient point insensibles aux egards que j’avois pour eux. Quelques uns me saluoient, d’autres repassoient plusieurs fois dans la rue, sans autre intention que celle de me voir. Quand ma mère s’apercevoit de mon petit manège, elle ne manquoit pas de me dire “ Frasqueta, Frasqueta, qu’est ce que vous faites là. Soyez modeste et serieuse comme vôtre sœur, sans quoi vous ne trouverez pas de mari. ” Ma mere se trompoit car ma sœur est encore fille et je suis mariée depuis plus d’un an.

Nôtre rue étoit fort déserte, et j’avois rarement le plaisir d’y voir passer des hommes dont l’exterieur, mérita mes prévenances ; cependant une circonstance me favorisoit. Il y avoit fort près de nos fenetres un grand arbre avec un banc de pierre. Et ceux qui vouloient me voir à leur aise pouvoient s’y assoir sans donner de soupçon ni se faire remarquer.

Un jour un jeune homme mis avec beaucoup d’élégance vint prendre place sur le banc. Il tira un livre de sa poche et se mit à lire. Mais des qu’il m’eut aperçu, la lecture ne l’occupa guere, et ses yeux ne quitterent plus les miens. Le jeune homme revint les jours suivants.

Une fois il s’aprocha de ma fenetre avec l’air de chercher quelque chose. Puis il me dit “ Mademoiselle n’avez vous rien laissé tomber ? ” Je lui dis que non.

“ Tant pis /:me répondit il:/ car par exemple si vous aviez laissé tomber, la petite croix que vous

---

<sup>7</sup> Interl.

avez au cou, je l'aurois ramassée. Possédant quelque chose qui vous avoit appartenu, je me ferois l'illusion d'imaginer que je ne vous suis pas tout à fait indifférent, ou du moins que vous me distinguez un peu de ceux qui viennent s'asseoir sur ce banc. Le sentiment que vous m'inspirez mérite peut être... ” Comme ma mer [*sic*] entra dans cet instant, je ne pus répondre au jeune homme. Mais je défis adroitement ma croix et la jetai dans la rue.

Le soir je vis venir deux dames suivies d'un laquais en belle livrée. Elles s'assirent sur le banc, et ôtèrent leurs mantilles. Alors l'une d'elles sortit de sa poche un morceau de papier, le déploya, et en tira une petite croix d'or, à près quoi elle me jeta un regard moqueur. Persuadé que le jeune homme avoit fait à cette dame le sacrifice de cette première marque de mon affection, j'en fus dans une colère épouvantable, et je n'en dormis pas de la nuit. Le lendemain mon perfide s'assit encore sur le banc, et je fus très surpris de le voir tirer de sa poche un morceau de papier le déplier, en ôter ma petite croix et la baiser avec transport.

Le soir je vis arriver deux laquais avec la livrée de la veille. Ils apportèrent une table et la couvrirent. Puis ils s'en allèrent et revinrent avec des glaces du chocolat de l'orangeade, des biscuits et d'autres objets pareils. Ensuite parurent les deux dames de la veille. Elles s'assirent sur le banc, et firent servir ce qu'on avoit apporté

Ma mère et ma sœur, qui ne se mettoient jamais à la fenêtre ne purent conserver leur indifférence au bruit des verres et des flacons. L'une des deux dames les ayant aperçues et leur trouvant l'air engageant, les invita à venir partager ce repas, les priant seulement de faire apporter quelques chaises. Ma mère ne se fit point trop prier. Nous ajoutâmes quelque chose [*sic*], et nous allâmes joindre la dame qui nous avoit prévenu avec tant d'obligeance. En l'abordant je m'aperçus qu'elle avoit beaucoup de ressemblance avec mon jeune homme. Je supposai qu'elle étoit sa sœur. J'en conclus qu'il lui avoit parlé de moi, lui avoit donné ma croix et que la veille elle s'étoit mise à cette place seulement pour me voir.

Bientôt on s'aperçut qu'il manquoit des cuillères et ma sœur en alla chercher. Tout de suite on s'aperçut qu'il manquoit des serviettes. Ma mère me dit d'y aller, mais la dame me fit signe, et je répondis, que je ne saurois jamais les trouver. Ma mère y alla donc. Dès qu'elle fut partie je dis à la dame “ Il me semble Madame que vous avez un frère qui vous ressemble beaucoup.

— Non Mademoiselle /:me répondit-on:/ ce frère dont vous me parlez, c'est moi même. J'ai un autre frère qui s'appelle le Duc de San Lugar. Moi même je dois être bientôt Duc d'Arcos parce que j'épouse l'héritière de ce nom. Je ne puis souffrir ma future épouse, mais si je me refusois à ce mariage, il en résulteroit des scènes lugubres, qui ne sont point de mon goût. Ne pouvant disposer de ma main [*sic*] suivant mon inclination, j'ai résolu de garder mo[n] cœur pour quelque personne plus aimable que ne l'est la jeune d'Arcos. Je suis fort éloigné de vouloir vous parler des choses contraires à l'honneur. Mais vous ne quittez pas l'Espagne, ni moi non plus. Le hasard pourra nous réunir, à son défaut je saurai bien moi même faire naître les occasions de vous revoir. Votre mère va revenir. Voici une bague enrichie d'un solitaire de grand prix. Je l'ai choisie d'une valeur considérable, afin de vous convaincre que je ne vous en impose pas sur ma naissance. Je vous conjure de vouloir bien accepter cette marque de mon souvenir destinée à me rappeler au votre. ” J'étois élevée par une mère, dont les principes avoient la plus grande austérité. Et je savois assez que l'honneur me prescrivait de refuser cet [*sic*] présent, mais quelques réflexions que je fis pour lors et dont je ne me rappelle pas dans ce moment me déterminèrent à l'accepter. Ma mère revint avec des serviettes et ma sœur avec des cuillères. La dame inconnue fut très aimable pendant toute la soirée, et l'on se sépara très content les uns des autres. Mais l'aimable jeune homme ne reparut plus sous ma fenêtre et sans doute il étoit allé se marier avec l'héritière d'Arcos.

Le dimanche suivant, je fis réflexion que la bague seroit tôt ou tard découverte chez moi. En conséquence me trouvant à l'église, je fis semblant de l'avoir trouvée à mes pieds et je la montrai à ma mère. Elle me dit que c'étoit sans doute un morceau de verre, qu'on avoit enchassé avec ce soin, mais que je devois toujours mettre la bague en poche. Un joyailler logeoit dans le voisinage, on lui montra la bague et il l'estima huit mille pistoles. Ce haut prix charma ma mère. Elle dit que le plus convenable seroit sans doute d'en faire une offrande à saint Antoine de Padoue, patron de notre famille, mais qu'en

vendant la bague il y auroit de quoi faire deux jolies dotes pour ma sœur et pour moi. “ Pardonnez moi Maman /:lui répondis-je:/ il me semble que d’abord, il faut faire publier que nous avons trouvé une bague, sans spécifier la valeur. Si le véritable propriétaire se présente nous lui rendrons la bague. Si non ma sœur n’y a aucun droit non plus que saint Antoine de Padoue. Et comme j’ai trouvé la bague elle m’appartient incontestablement. ” Ma mère n’eut rien à répondre, on publia dans Salamanque qu’il y avoit une bague trouvée, mais on garda le secret sur la valeur, et comme vous le jugez bien personne ne se présenta.

Le jeune homme à qui je devois un présent d’une valeur aussi considérable avoit fait une vive impression sur mon cœur et pendant huit jours on ne me vit plus à la fenêtre. Enfin le naturel l’emporta. Je me mis à la fenêtre comme auparavant et j’y passois tout mon temps.

Le banc de pierre où le jeune Duc se plaçoit pour me voir étoit alors rempli par un gros monsieur, dont l’humeur paroissoit parfaitement calme et tranquille. Il m’aperçut à la fenêtre et ma présence sembloit lui être désagréable. Il me tourna le dos, mais je l’incomodai lors même qu’il ne me voyoit pas, car il se tournoit de temps à autre avec un air d’inquiétude. Bientôt il s’en alla témoignant par ses regards ressentir quelque indignation, mais il revint le lendemain, et répéta la même scène. Enfin il se tourna tant et se retourna qu’au bout de deux mois il me demanda en mariage.

Ma mère me dit qu’on ne trouvoit pas tous les jours des parties, comme celui là, et m’ordonna de l’accepter. Je chang[e]ai mon nom de Frasceta Salero, en celui de Dona Francisca Cabronez, et je vins habiter la maison où vous m’avez vu hier

Devenue la femme de Don Cabronez je ne m’occupai plus qu’à faire son bonheur. J’y réussis trop bien et au bout de trois mois je lui trouvai l’air plus heureux que je ne le voulois, et qui pis est il croyoit me rendre parfaitement heureuse. Cet air de plaine satisfaction alloit très mal à sa physionomie et de plus il me déplaisoit et m’impatientoit. Heureusement l’état de béatitude ne dura pas long temps.

Un jour Don Cabronez sortant le matin de chez lui vit un petit garçon qui tenoit un papier à la main, et sembloit embarrassé. Il voulut le tirer de peine et vit que le billet étoit adressé à *l’adorable Frasceta*. Cabronez fit une grimace qui mit en fuite le petit commissionnaire. Ensuite il emporta chez lui ce précieux document et y lut ce qui suit

Ce peut il que mes richesses, ma valeur, mon nom ne puissent me faire connoître de vous. Je suis prêt à tout faire, à tout donner à tout entreprendre, seulement pour que vous fassiez quelque attention à moi. Ceux qui s’étoient offerts à me servir m’ont sans doute trompés. Car je n’obtiens de vous aucun signe d’intelligence. Mais l’audace est dans mon caractère. Rien ne m’arrête lorsqu’il s’agit des intérêts d’une passion. La mienne à sa naissance ne connoît plus ni frein ni mesure. Ma seule crainte est de vous rester inconnu

Le Comte de Penna Flore.

La lecture de ce billet fit évanouir à l’instant toute la félicité dont jouissoit Cabronez. Il devint inquiet, soupçonneux et ne me permettoit pas de sortir si ce n’est avec une voisine à nous, qu’il connoissoit peu, mais qu’il avoit prise en affection à cause de sa dévotion exemplaire.

Cabronez n’osoit cependant pas me parler de ses peines. Car il ne savoit où j’en étois avec le Comte de Penna Flor, ni même si j’étois instruite de son amour. Cependant mille circonstances venoient accroître son inquiétude. Une fois il trouva une échelle appuyée contre le mur du jardin. Une autre fois un inconnu parut s’être caché dans la maison. D’ailleurs de fréquentes sérénades se faisoient entendre, et cette musique est détestée des jaloux. Enfin le comte de Penna Flor ne mit plus de bornes à sa témérité. Un jour j’allai au Prado, avec ma dévot voisine. Nous restâmes tard et presque seules au bout de la grande allée. Le comte nous aborda me déclara formellement sa passion, et qu’il étoit résolu à tout tenter pour obtenir mon cœur. Cet audacieux me prit la main de force et je ne sais ce qu’il eut<sup>8</sup> entreprit sans les cris que nous fîmes. Nous revînmes au logis dans un désordre affreux. La dévot voisine déclara à mon époux qu’elle ne vouloit plus sortir avec moi. Et qu’il étoit bien fâché que je n’eusse pas un frère qui sut en imposer au Comte. Puisque j’avois un mari qui savoit si peu me faire

---

<sup>8</sup> *Interl. aut.*

respecter “ La religion /:ajouta-t-elle:/ proscrit les vengeances, mais l’honneur d’une femme tendre et fidele mérite cependant qu’on s’en occupe d’avantage. Et surement le Comte de Penna Flor, n’agit avec tant d’audace, que parce qu’il est informé de l’humeur débonnaire de Monsieur Cabronez. ”

Mon époux revenant la nuit suivante, par une rue étroite qu’il suivoit assez souvent pour rentrer chez lui, la trouva barrée par deux hommes, dont l’un tiroit de grandes botes contre le mur avec une épée d’une long[u]eur extraordinaire. Et l’autre homme lui disoit “ Bravo Seigneur Don Ramire. Si vous y allez ainsi avec l’illustre comte de Penna Flor, il ne sera pas long tems la terreur des freres et des époux.

— Mon cher ami /:dit l’homme à la grande épée:/ je ne suis pas en peine, de metre fin aux bonnes fortunes du Comte de Penna Flor. Je ne veux point le tuer, mais seulement l’arranger de maniere à ce qu’il n’y revienne plus. C’est pas pour rien que Ramire Caramanza passe pour le premiere bréteur de l’Espagne. Mais ce qui m’embarrasse ce sont les suites de mon duel. Si j’avois seulement cent doublons j’irois passer quelque tems dans les isles. ” Le[s] deux amis alloient se retirer lorsque mon mari qui s’étoit caché dans une porte les abordat et leur dit “ Messieurs ! je suis un de ces époux dont le comte de Penna Flore trouble la tranquillité. Si votre intention eut été de le tuer, je ne me serois point mêlé de votre conversation ; mais puisque vous voulez seulement lui donner une leçon, je me fais un plaisir de vous offrir les cent doublons, qui vous sont necessaires pour passer dans les isles. Restez ici, je vais chercher cet argent. ” Il alla chez lui, et revint avec cent doublons, qu’il remit au terrible Caramanza.

La nuit suivante nous entendimes frapper à la porte avec le ton de l’autorité. On y alla et l’on vit paroître un homme de justice avec deux Alguazils. L’homme de justice dit à mon époux “ Nous sommes venus de nuit par ménagement pour vous, a fin que nôtre aparition ne nuisit en rien à votre rénomée. Il s’agit du Comte de Penna Flor qui a été assassiné hier. Une lettre qu’on dit être tombée de la poche d’un des ses assassins, peut faire suposer que vous leur avez donné cent doublons pour les encourager à ce crime et favoriser leur evasion. ” Mon mari repondit avec assez de présence d’esprit “ Je n’ai jamais vû le Comte de Penna Flore. Deux hommes que je ne connois pas m’ont présenté hier une lettre de change de cent doublons, que j’avois faite l’année passée à Madrid, et j’en ai payé le montant. Si vous voulez j’irai chercher la lettre de change. ”

L’homme de loi tira un papier de sa poche et dit “ Il y a ici : *Nous partons pour les isles avec les cents doublons du bon Cabronez.*

— Et bien /:dit mon époux:/ ce sont les cent doublons de la lettre de change, elle étoit à vue, et je n’avois pas le droit d’en diferer le payement.

— J’appartiens à la justice criminelle /:dit l’homme de lois:/ et les affaires de commerce ne sont pas de mon ressort. Adieu Monsieur Cabronez, excusez l’ambaras que nous vous avons donné ”

Lorsque toute cette alarme fut un peu passée, je demandai à mon cher Cabronez, si reellement il avoit fait assassiner le Comte de Penna Flor. Il ne voulut d’abord convenir de rien. Enfin il avoua qu’il avoit donné cent doublons au Spadassin Caramanza. Non pas pour tuer le Comte, mais pour le corriger de sa petulance. “ Ma chère Frascheta /:ajouta-t-il:/ Bien que ce meurtre soit de ma part tout à fait involontaire. Il pese sur ma conscience. Il m’épouvante, et si je m’en croyois, j’irois de ce pas à S<sup>t</sup> Jaques de Compostelle et peut être plus loin chercher et gagner des indulgences. ”

Cet aveu de mon mari devint le signal, des evenements les plus extraordinaires, et les plus surnaturel. Chaque nuit fut signalée par quelque aparition efrayante propre à porter le trouble dans une conscience déjà bourellée. Presque toujours il s’agissoit des cent doublons. Quelque fois au milieu des tenebres on entendoit une voix qui disoit “ Je vais te rendre les cent doublons. ” D’autre fois on entendoit compter la monoye. Un soir une servante vit dans un coin de la chambre, un bassin remplie des doublons. Elle voulut y metre la main, et ne trouva que des feuilles seches qu’elle aporta avec le bassin. Tout le jour Don Cabronez fut fort préoccupé réveur et soucieux. Le soir passant par une chambre qui n’étoit que foiblement éclairée par les rayons de la lune, il crut voir dans un coin une tête d’homme dans un bassin, il vint tout épouvanté et me dit ce qui avoit causé son efroy. J’y allai et je vis la tête à peruque, que par hasard on avoit mis dans son plat à barbe. Je n’aimois point à contredire mon epoux. Il m’importoit même d’entretenir ses terreurs. Je fis donc des cris afreux et j’assurai avoir vu

les memes choses, c'est à dire une tête sanglante et menaçante. Depuis lors la même tête a parut à presque tous les gens de la maison. Cabronez s'en affecta au point de faire craindre pour sa raison. Cependant et je n'ai pas besoin de vous le dire, toutes ces aparitions, n'avoient rien de réel. Le Comte de Penna Flore lui-même etoit comme on dit un etre de raison, imaginé seulement pour inquieter mon epoux, et lui faire perdre son air satisfait. Les hommes de loi et les spadassins etoient des gens du Duc d'Arcos. Et cet aimable Duc etoit venu à Salamanque tout de suit après son mariage.

Cette nuit je comtois faire quelque grande peur à mon mari, je voulois qu'il sortit de la chambre, et qu'il alla se renfermer dans son cabinet, ou il a de l'eau benite et quelques images privilegiées. Alors je me proposois de fermer la porte au verroux, et le Duc devoit entrer chez moi par la fenetre. Je ne craignois point que mon mari le vit monter où qu'il trouva l'echelle. Car la maison est exactement fermée, toutes les nuits, et j'ai la clef sous mon chevet. Tout à coup votre tête a parut à la fenetre. Mon mari l'a prise pour celle de Penna Flore qui venoit lui reprocher les cent doublons. Enfin il ne me reste plus qu'a vous parler de cette voisine si dévotte si exemplaire, en qui mon epoux avoit tant de confiance. Helas cette voisine etoit le Duc lui meme, et c'est lui que vous voyez avec des habits de femme qui veritablement lui vont à merveille. Je suis encore fidele à mes devoirs, mais je ne puis me résoudre à eloigner l'aimable Arcos. Car je ne suis point sure de rester toujours vertueuse, et si je venois à prendre un parti à cet egard, je voudrois avoir Arcos sous la main.

Frascheta termina ici sa narration et le Duc prenant la parole me dit " Ce n'est pas sans dessein qu'on vous a mis dans nôtre confiance. Il s'agit de hater le voyage du bon Cabronez, nous voulons même qu'il ne s'en tienne point à un simple pèlerinage, mais qu'il se détermine à faire penitence dans quelque retraite pieuse. Pour cet effet nous avons besoin de vous et de votre génie inventif "

Comme le Boemien en etoit à cet endroit de sa naration on l'apella pour les interets de la horde et nous ne le revimes plus de la journée

### TRENTE DEUXIEME JOURNÉE<sup>9</sup>

SUITE DE L'HISTOIRE DU CHEF BOEMIEN.

Le chevalier Toledé prenoit grand plaisir au récit de Busqueros, et dit qu'il envioit au Duc d'Arcos une maitresse comme Frasceta, qu'il avoit toujours aimé, les impertinentes et que celle ci les surpassoit toutes. " Peut être /:dit Busqueros:/ la connoissez vous il faut pour conserver l'ordre historique, que je vous fasse aussi connoitre son mari et que je vous dise comment il fit connoissance avec le terrible pellerin Hervas. "

### HISTOIRE DU SEIGNEUR CABRONEZ.

Cet époux dont le nom en Espagnol pouroit tenir lieu d'armes parlantes, étoit fils d'un bourgeois de Salamanque. Il avoit longtems exercé un employ assez obscur dans la magistrature il y reunissoit un petit commerce en gros et fournissoit quelques détailliers. Ensuite ayant fait un héritage considerable, il prit comme beaucoup d'Espagnols le parti de ne rien faire du tout, si ce n'est de frequenter les églises des lieux publics, et de fumer des cigars.

Vous me direz que Cabronez n'ayant d'autre gout que celui de la plus parfaite tranquillité, n'auroit pas dû épouser la première espiegle, qui lui faisoit des mines par la fenetre. Mais c'est la grande enigme du cœur humain. C'est que personne ne fait ce qu'il veut faire. Tel ne voit de bonheur que dans le mariage, passe sa vie à faire un choix, et meurt célibataire. Tel autre qui jure de navoir jamais

---

<sup>9</sup> La moitié de p. qui suit est restée bl.

de femme se marie, et se remarie. Cabronez s'étoit donc marié, il s'en felicita d'abord et puis s'en répentit lorsqu'il se vit sur les bras, non seulement un Comte de Penna Flor mais encore son ombre échapée aux enfers pour le tourmenter. Il devint soucieux renfermé en lui même. Bientot il fit metre son lit dans le cabinet où étoit le prie-Dieu et le benitier. Le jour même il voyoit peu sa femme, et restoit à l'église plus que de coutume.

Un jour il s'y trouva à côté d'un pellerin, qui fixa sur lui ses regards d'une maniere si inquietante, qu'il le forca à quitter l'église. Le soir il le trouva encore à la promenade et puis il le retrouva par tout où il alloit, et par tout le regard du pellerin, fixe et pénétrant lui causoit une angoisse inexprimable. Enfin Cabronez surmontant sa timidité naturelle lui dit " Monsieur J'irai me plaindre à l'Alcade si vous continuez à m'obseder.

— Obseder, obseder /:dit le pellerin d'un voix creuse et sepulcrale:/ oui vous etes obsédé, fortement obsédé, cent doublons une tête, un homme assassiné mort sans communion. Et bien ai-je deviné ?

— Qui etes vous /:dit Cabronez rempli de frayeur:/ ?

— Je suis un reprouvé /:dit le pellerin:/ mais j'espere en la misericorde divine, avez vous entendu parler du savant Hervas

— Je connois en gros son histoire /:dit Cabronez:/ Il eut le malheur d'être Athée et fit une mauvaise fin.

— C'est cela même /:dit le pellerin:/ je suis son fils et marque en naissant du sceau de la réprobation, mais il m'a été accordé, d'en reconnoitre le signe sur le front du pecheur et de le ramener dans la voye du salut. Viens jouet infortuné de Satan, je me ferai connoitre de toi plus particulierement. " Le pelerin conduisit Cabronez au jardin des peres celestins dans une allée le plus solitaire de cette promenade. Il s'assit avec lui sur un banc, et lui parla en ces termes.

#### HISTOIRE DE DIEGUE HERVAS, PERE DU RÉPROUVÉ

Je m'appelle Blaz Hervaz, mon pere Diegue Hervaz envoyé fort jeune à l'université de Salamanque ne tarda pas à s'y distinguer par l'aplication la plus extraordinaire. Bientôt il n'eut plus d'emules parmi ses camarades, et quelques années plus tard, il en sut plus que les professeurs. Alors renfermé dans son cabinet avec les ouvrages des maitres en chaque science, il conçut l'espérance flateuse d'ateindre à la même gloire et de voir un jour son nom ecrit parmi les leurs. À cette ambition qui n'étoit pas médiocre, Diegue en joignit une autre. Il vouloit publier des ouvrages anonymes, et lorsque leur mérite seroit reconnue se nommer et jouir d'un éclat soudain. Occupé de ce projet il jugea que Salamanque n'étoit pas un horison, sur le quel l'astre glorieux de ses destinées put aparoitre assez rayonnant, et il tourna ses regards vers la capitale. La sans doute, les hommes distingués par leur génie jouissoient du respect qu'on leur doit, des hommages de public, de la confiance, des ministres même de la faveur du Roi. Enfin Diegue imagina, que la capitale pouvoit seule rendre à ses talents la justice qui leur étoit dûe. Nôtre jeune savant avoit sous les yeux, la géométrie de Descarte, l'analyse de Harriot, les ouvrages [de] Fermat et de Roberval. Il vit clairement que ces grands génies, ouvrant le chemin de la science y marchoient encore d'un pas mal assuré. Il fit un corps de toutes leurs découvertes, y joignit des solutions qui n'avoient pas encore été tentées et proposa des amandements pour l'Algorithme employé jusqu'alors. Hervas fut plus d'une année à rédiger son livre. Les ouvrages de géometrie étoient alors toujours écrits en latin.<sup>10</sup> Hervas écrivit le sien en Espagnol, afin de lui donner plus de cours. Et pour la faire paroître sous un titre, qui piqua la curiosité, il l'apella *Secrèts de l'Analyse dévoilés avec la connoissance des infinis de toutes dimensions*.

Lorsque le manuscrit fut pret, mon pere s'étoit [*sic*] précisément de minorité, et il en reçut l'avis de ses Tuteurs. Ils lui aprenoient en même tems, que son bien, qui d'abord paroissoit avoir être [*sic*] de

---

<sup>10</sup> *Biffé* : Hervas fut plus d'une année [...] écrits en latin.

huit mille pistoles, se trouvoit par divers accidents réduit à huit cent, et qu'on lui remettoit cette somme dès qu'il auroit juridiquement acquité les Tuteurs. Hervas réfléchit que huit cent pistoles étoient précisément ce qu'il falloit pour faire imprimer son ouvrage, et le porter à Madrid. Il se hata donc de signer la décharge de tutelle, récut les huit cent pistoles et présenta son manuscrit à la censure.

Les censures [*sic*] de la partie Théologique firent quelques difficultés, à raison de ce que l'analyse des infiniment petits sembloit ramener aux atômes d'Epicure, dont la doctrine est improuvée par l'Eglise. On leur représenta, qu'il s'agissoit de quantités abstraites et non pas de particules matérielles et ils retirèrent leur opposition.

De la censure l'ouvrage passa chez l'imprimeur. C'étoit un assez gros in quarto pour le quel il falut fondre des caracteres algébriques qui manquoient et même faire des nouveaux poinçons. En sorte qu'imprimé à mille exemplaires, l'édition revint à 700. pistoles. Hervas les acorda d'autant plus aisément qu'il comptoit vendre chaque exemplaire à trois pistoles. Ce qui faisoit un profit tout claire de 2300. pistoles. Hervas n'étoit rien moins qu'intéressé. Mais l'assurance de posséder ce petit Capital ne laissoit pas de lui faire plaisir.

La mise au jour dura plus de six mois. Hervas corigeoit lui même leurs feuilles, et ce travail fastidieux lui couta plus que la composition de l'ouvrage. Enfin la plus grosse charete qu'on put trouver dans Salamanque, apporta dans sa maison les lourds ballots, sur qui se fondoit sa gloire présente et son immortalité future.

Dès le lendemain Hervas yvre de joye enyvré d'espérances mit son édition sur huit mulets, se mit lui même sur le neuvième, et prit le chemin de Madrid. Arrive dans la capitale il descendit tout droit chez le libraire Moreno, et lui dit " Monsieur ces huit mules ont aporté<sup>11</sup> neuf cent quatre vingt dix neuf exemplaires d'un ouvrage don voici le milième. Cent exemplaires vendus à votre profit vous rendront trois cent pistoles, et vous voudrez bien me tenir compte du reste. J'ose croire que l'édition entiere s'écoulera en peu de semaines et que je pourai en faire une nouvelle, où j'ajouterai quelques éclaircissements dont je me suis avisé pendant qu'on m'imprimoit. "

Moreno eut l'air de douter de cette vente si prompte, mais comme [il] voyoit le privilege des censures de Salamanque, il ne fit point de difficulté de mettre les ballots dans son magasin et quelques exemplaires sur le devant de sa boutique. Hervas alla loger dans un[e] auberge, et sans perdre de tems il se mit à travailler aux nôtes et suplements qui devoient acompagner la seconde édition de son ouvrage

Trois semaines se passerent ainsi et nôtre géometre pensa qu'il étoit tems d'aller chez Moreno et de prendre l'argent provenant de la vente, ce qui devoit faire au moins un milier de pistoles. Il y allat et fut très mortifié d'apprendre, qu'il ne s'étoit pas encore vendu un exemplaire. Bientôt il eut un sujet de mortification encore plus sensible car en rentrant à son auberge il y trouva un Alguazil de cour, qui le fit monter dans une voiture fermée et le conduisit à la tour de Segovie. Il est surprenant qu'un géometre fut traité en prisonier d'état, mais voici ce qui étoit arrivé. Les deux ou trois exemplaires mis en vente par Moreno se trouverent bientôt entre les mains de curieux qui frequentoient la boutique. L'un d'eux ayant lu le titre, *Secrets de l'analyse dévoilés* dit que ce pouroit bien être quelque pamphlet contre le gouvernement. Un autre considérant atentivement le même titre dit avec un souris malin, que la Satyre devoit porter sur le ministre des finances, Don Pedre Alanyès, car Analyse étoit l'anagramme d'Alanyès et la seconde partie infini de toute dimension se raportoit également à ce ministre qui étoit au phisique infiniment petit et infiniment gros et au moral infiniment haut, et infiniment bas. Il est aise de juger par cette plaisanterie, que les habitués de Moreno avoient la permission de tout dire et que le gouvernement toleroit cette petite jonte Satyrique.

Ceux qui connoissoient Madrid savent que le peuple y est à un certain niveau des classes plus relevées. Qu'ils s'occupent des mêmes evenements, qu'il partagent les mêmes opinions, et que les plaisanteries du grand monde ne tardent pas à descendre et circuler dans les rues, et ceci avoit lieu à l'égard des plaisants de chez Moreno. Leurs quolibets étoient bientôt répetés dans les boutiques des

---

<sup>11</sup> *Interl.* : ont aporté

barbiers enfin dans tous les carefours.

Bientôt aussi le ministre Alanyès ne fut appelé que le seigneur Analyse infini de toute dimension. Le financier étoit assez acoutumé à l'animadversion du peuple et n'y prenoit pas garde, mais le même sobriquet ayant souvent frappé ses oreilles, il en demanda l'explication à son secrétaire. Celui ci répondit que l'origine de cette plaisanterie venoit d'un livre de géometre qu'on vendoit chez Moreno. Le ministre sans entrer dans de plus grands détails, fit d'abord arreter l'auteur, ensuite confisquer l'édition.

Hervas ignorant toutes ces choses renfermé dans la tour de Segovie prive d'encre et de plumes, et ne sachant quand finiroit sa détention, s'avisa pour charmer son ennui, de faire un apel mental de toutes ses connoissances. C'est à dire de se rappeler ce qu'il savoit en chaque science. Alors il s'aperçut à sa grande satisfaction, qu'il avoit réellement embrassé tout l'ensemble des connoissances humaines et qu'il eut pu comme Pic de la Mirandole soutenir des theses *de omni scibili*

Hervas ambitieux de se faire un nom dans les sciences forma le plan d'un ouvrage en cent volumes qui devoit renfermer tout ce que les hommes savoit de son tems. Il vouloit le faire paroître anonyme. Le public ne manqueroit pas de prendre le change, et croiroit que l'ouvrage ne pouvoit être fait que par une société de savans. Alors Hervas devoit se nommer et obtenir tout d'un coup la réputation et le titre d'homme universel. Hervas avoit un esprit dont les forces n'étoient point au dessous d'une aussi vaste entreprise. Il en avoit le sentiment et se livra tout entier à un projet qui flatoit les deux passions de son ame, l'amour des sciences et l'amour propre.

Six semaines passerent très vite pour Hervas, au bout de ce tems il fut apellé chez le gouverneur du chateau. Il y trouva le premier comis du Ministre des finances. Cet homme après l'avoir salué avec une sorte de respect lui dit " Don Diegue Hervas vous avez voulu paroître dans le monde sans protecteur, ce qui est d'une imprudence extreme, car lorsque vous avez été accusé, personne ne s'est présenté pour vous defendre. On vous inpute d'avoir eu en vue le ministre des finances dans votre Analyse des infinis. Don Pedre justement irrité, a fait livrer aux flâmes toute l'édition de votre ouvrage, mais content de cette satisfaction, il veut bien vous pardonner, et vous offre dans ses bureaux une place de Contador. Vous y serez chargé de quelques calculs dont la complication nous embarasse quelque fois. Quittez cette prison pour n'y plus revenir. "

Hervas fut d'abord très affligé qu'on eut brulé à la fois neuf cent quatre vingt dix neuf exemplaires. Mais comme il avoit fondé sa gloire sur d'autres spéculations, il se consola assez vite et alla prendre possession de sa place dans le[s] bureaux. Là on lui présenta des régistres d'annuités, des escomptes avec rabais d'especes et autres calculs dont il se retira avec une facilité, qui lui mérita l'estime de ses chefs. On lui avança un quartier de sa pension, et on lui assigna une maison dependante d'un ministre.

Comme le Boemien<sup>12</sup>

### TRENTE TROISIÈME JOURNÉE.

On se rendit de bonne heure à la grote. Rebeca observa, qu'il y avoit beaucoup d'adresse dans les inventions de Busqueros " Un intrigant ordinaire /:dit elle:/ n'eut pas manque pour efrayer Cabrones de faire paroître des spectres couverts de linceuil, il n'eut fait qu'une illusion passagere qui n'eut pas tenu contre une reflexion serieuse. Mon Asturien s'y prend tout autrement, et c'est par la parole qu'il cherche à faire une impression profonde. L'histoire de l'Athée Hervas est très connue. On la trouve dans un suplément au livre du jesuite Granada. Le pelerin reprouvé feint d'être son fils pour mieux remplir de terreurs l'ame de Cabronez.

— Vous vous hatez trop d'en juger /:lui répondit le vieux chef:/ le pelerin pouvoit être fils d[e l]'Athée Hervas et surement tout ce qu'il en dit n'étoit pas pris dans la legende dont vous parlez, où

---

<sup>12</sup> La moitié de p. qui suit est restée bl.

l'on ne trouve que quelques circonstances de sa mort. Mais ayez la patience d'écouter cette histoire jusqu'au bout.

SUITE DE L'HISTOIRE [DE] DIEUGUE HERVAS RAPPORTÉE PAR SON FILS LE PELERIN REPROUVÉ.

Hervas étoit donc rendu à lui même sa subsistance étoit assurée. Le travail qu'on lui demandoit ne pouvoit l'occuper que pendant quelques heures de la matinée. Et il avoit devant lui un immense projet propre à employer toutes les forces de son génie, et lui donner toutes les jouissances du savoir. Nôtre ambitieux Poly-graphe se résolut à écrire, un voulume [*sic*] in octavo sur chaque science. Observant que la parolle, étoit comme l'attribut distinctif de l'homme, il consacra le prémier volume à la Gramaire universelle. Il y exposa l'artifice gramatical infiniment varié au moyen du quel on exprimoit dans chaque langue les diferentes parties du discours, et l'on donnoit des formes diverses aux premiers éléments de la pensée.

Ensuite passant de la pensée intérieure de l'homme aux idées qui lui viennent par les objets environants, Hervas consacra le second volume à l'histoire naturelle en général. Le troisieme à l'ornithologie<sup>13</sup>, qui est la connoissance des oiseaux, le cinquieme à l'Ichtyologie qui est la connoissance des poissons, le sixieme à l'Entomologie qui est la connoissance des insectes, le septieme, à<sup>14</sup> qui est la connoissance des vers, le huitieme à la Conchyologie qui est la connoissance des coquilles, le neuvieme à la botanique, le dixième à la Géologie ou connoissance de la structure de la terre, le onzieme à la Lithologie ou connoissance des pierres, le douzieme l'oryctologie ou connoissance des fossiles le trezieme la Metallurgie, art d'extraire et travailler les métaux, le quatorzième Docimastique art de les essayer.

Le quinzieme volume ramenant l'homme à lui même traitoit de la Phisiologie ou connoissance du corps humain. Le volume seizième traitoit de l'anatomie, le 17<sup>me</sup> étoit consacré à la miologie, ou connoissance des muscles, le 18<sup>me</sup> à l'Ostéologie, le 19<sup>me</sup> à la Neuvrologie. Le 20<sup>me</sup> à la Phlébologie ou connoissance des maux qu'elles ocasionent. 25<sup>me</sup> [*sic*] Sémeiotique, connoissance des symptomes 26<sup>me</sup> Clinique, connoissance des procedés à observer au lit du malade 27<sup>me</sup> Thérapeutique, art de guerir /:le plus dificile de tous:/ 28<sup>me</sup> Diètétique ou connoissance du régime 29<sup>me</sup> Hygiene qui est l'art de conserver la santé, 30<sup>me</sup> Chirurgie, 31<sup>me</sup> Pharmacie 32<sup>me</sup> Médecine vétérinaire.

Ensuite venoit volume 33 la Physique générale, 34 Physique particuliere, 35. Physique experimentale, 36. Météorologie, 37. Chymie et les fausses sciences où elle a conduit. Telles que 36 [*sic*] l'Alchymie, 39. la Philosophie hermetique

Après ces sciences naturelles, venoient celles qui dérivent de l'état de guerre qu'on croit aussi etre très naturel à l'homme. Ainsi le volume 40<sup>eme</sup> traitoit de la Strategie ou art de la guerre 41. Castrametation qui est l'art de placer les camps, 42. Fortification, 43. Guerre soutéraine, qui est l'art du mineur, 44. Pyrotechnie qui est l'art de l'artificier, 45. Balistique art de lancer les corps graves, l'artillerie l'a fait [*sic*] perdu ; mais Hervas l'avoit pour ainsi dire ressucité par ses savantes recherches sur les engins en usage dans l'antiquité.

De la revenant aux arts de la paix Hervas avoit consacré le volume 46. à l'architecture civile, 47. architecture navale, 48. construction des vaisseaux, 49. navigation.

Ensuite Hervas considérant encore l'homme en société consacroit le volume 50 à la législation, 51. droit civil, 52. droit criminel, 53. Droit politique, 54 histoire, 55. Mithologie, 56 Chronologie, 57. Biographie, 58. Archéologie où connoissance de l'antiquité 59. Numismatique, 60. Blason, 61 Diplomatique qui est la connoissance des chartres et documents, 62. Diplomatie qui est la science des ambasades, ou l'art de négocier, 63. Philologie qui est la connoissance générale des langues, 64. Biblio-graphie qui est la connoissance des livres et des éditions.

---

<sup>13</sup> l'ornithologie *surch. aut.* : la Zoologie

<sup>14</sup> Un espace libre a été ménagé.

Ensuite Hervas revenant aux arts de la pensée, avoit consacré le volume 65 à la logique, 66 Rethorique, 67 Ethique qui est la morale, 68. Esthétique qui est l'analyse des impressions que nous recevons par les sens.

Puis venoit 69. la Théosophie qui est l'étude de la sagesse mis en rapport avec le culte 70. la Théologie, divisée en [71] Dogmatique, 72. Polemique, 73 Ascetique. Cette dernière enseigne les exercices de la dévotion. Ensuite venoit 74 l'exégèse qui est l'exposition des saintes écritures et 75. l'hermeneutique qui est leur interpretation.

De la Théologie par une transition où il paroisoit trop de hardiesse, Hervas passoit /:76:/ à l'Oneïrocritique, qui est l'explication des songes. Ce volume n'étoit pas le moins intéressant. Hervas y montrait comment des erreurs mensongères et frivoles avoient eu le droit de gouverner le monde pendant bien des siècles. Car nous voyons dans l'histoire que le songe des vaches grasses et des vaches maigres changea la constitution de l'Égypte, dont les possessions territoriales devinrent à cette époque domaines royaux. Cinq cent ans plus tard nous voyons Agamemnon raconter ses songes aux Grecs assemblés. Enfin six siècles après la guerre de Troie les Chaldeens de Babylone et l'oracle de Delphé expliquoit les songes.

Le volume 77. traitoit de l'ornithomantie ou sciences des Augures, qui est la divination par les oiseaux pratiquée sur tout par les haruspices toscans. Seneque en a conservé les rites.

Le volume 78. traitoit de la Genethliomantie, ou science des horoscopes, Astrologie judiciaire, dont les erreurs se sont pour ainsi dire propagées jusqu'à nos jours.

Le volume 79. plus savant que les autres remontoit à l'origine de la magie au tems de Zoroastre et d'Ostanes<sup>15</sup>. On y trouvoit l'histoire de cette science déplorable, qui à la honte de notre siècle en a infecté le commencement, et n'est pas tout à fait abandonnée.

Le volume 80. étoit consacré à la caballe, ainsi qu'à plusieurs genres de divination, tels que la Rabdomantie ou divination par les baguettes, l'hydromantie, la géomantie &.

De tous ces mensonges Hervas passoit tout à coup aux plus incontestables vérités. Ainsi le volume 81. étoit consacré à la Géométrie, 82. Arithmetique, 83. Algebre, 84. Trigonometrie, 85. Stéréotomie qui est la consideration des solides *appliquée à la coupe des pierres*, 86. à la Planimétrie art de mesurer les distances dont on ne peut approcher, 87. Altimétrie, 88. Mechanique, 89. Dynamique sciences des forces vives, 90. Statique science des forces mortes en équilibre, 91. Hydra[u]llique, 92. Hydrostatique, 93 Hydrodynamique 94 Optique et perspective, 95. Dioptrique, 96. Catoptrique, 97. Gnomonique science des cadrans, 98. Trigonometrie sphérique, 99. Astronomie. Enfin le centième volume étoit consacré à l'analyse qui selon Hervas étoit la science des sciences, et la dernière borne de l'esprit humain<sup>16</sup>

Une connoissance approfondie de cent sciences différentes, paroitra à quelques personnes devoir surpasser les forces accordées à une tête humaine. Il est certain cependant que Hervas, écrivit sur chacune un volume, qui commençoit par l'histoire de la science, et finissoit par des vues pleines de sagacité, sur les moyens d'y ajouter et pour ainsi dire de reculer dans toutes les sens les bornes du savoir.

Hervas suffisoit à tout au moyen de l'économie du tems et d'une grande régularité dans sa distribution. Il se levoit avant le soleil et se préparoit au travail du bureau par des reflexions analogues aux opérations qu'il y devoit effectuer, il se rendoit chez le ministre une demi heure avant tout le monde, et atendoit que l'heure du bureau sona, ayant la plume en main et la tête dégagée de toute idée relative à son ouvrage, au moment où l'heure sonnoit il commençoit ses calculs et les expédioit avec une célérité surprenante. Alors il passoit chez le libraire Moreno dont il avoit su gagner la confiance, prenoit les livres dont il avoit besoin et les portoit chez lui, il ressortoit encore pour prendre un léger

---

<sup>15</sup> *En marge, Potocki a écrit* : peut être Onanes

<sup>16</sup> *Note aut.* : Un exjésuite Espagnol appelle Hervas a imprimé à Rome en 1780. et suivi vingt in quatre, qui étoient autant de traités complets de différentes sciences. Il étoit de la famille de nôtre Hervas. [Cette note située en bas de p. n'a pas d'appel dans le texte.]

repas, rentroit avant une heure et travailloit jusqu'à huit heures du soir. Après quoi il jouoit à la pelota avec des petits garçons du voisinage, rentroit, prenoit une tasse de chocolat et s'alloit coucher. Les dimanches il passoit toute la journée hors de chez lui et méditoit le travail de la semaine suivante. Hervas pouvoit ainsi consacrer environs trois mille heures par an à la confection de son œuvre universelle, ce qui ayant fait au bout de quinze ans quarante cinq mille heures. Cette surprenante composition se trouva reellement achevée, sans que personne à Madrid s'en douta. Car Hervas n'étoit nullement communicatif, et ne parloit à personne de son ouvrage, voulant étoner le monde en lui montrant tout à la fois ce vaste amas de sciences. L'ouvrage de Hervas se trouva donc fini, comme lui même finissoit sa trente neuvième année et il se felicitoit d'entrer dans la quarantième avec une grande réputation, toute prête d'éclorre. Mais en même tems il avoit dans l'ame une sorte de tristesse. Car l'habitude du travail soutenu par l'esperance, avoit été pour lui comme une société agreable, qui remplissoit tous les moments de sa journée. Il avoit perdu cette société et l'ennui, qu'il n'avoit jamais connu comencoit à se faire sentir. Cet état si nouveau pour Hervas le sortit tout à fait de son caractere, bien loin qu'il rechercha la solitude, on le voyoit dans tous les lieux publics. La il avoit l'air d'acoster tout le monde mais ne connoissant personne et n'ayant point l'habitude de la conversation il passoit sans mot dire. Cependant il songeoit en lui meme, que bientôt tout Madrid le connoitroit le rechercherait et que son nom seroit sur les levres de tout le monde.

Tourmenté par le besoin de la distraction, Hervas eut l'idée de revoir le lieu de sa naissance, bourgade obscure qu'il esperoit illustrer. Depuis quinze ans il ne s'étoit permis d'autre amusement que de jouer à la pelota, avec les garçons du voisinage, et il se prometoit un délicieux plaisir d'y jouer dans les lieux où s'étoit passée sa première enfance.

Hervas voulut avant de partir jouir du spectacle de ses cent volumes rangés sur une seule tablete. Il en avoit une copie du meme format qu'ils devoient avoir à l'impression, il les confia au relieur. Le dos de chaque volume devoit porter dans sa long[ue]ur, le nom de la science et le numero du tome, depuis le premier qui étoit la grammaire universelle jusqu'à l'analyse qui étoit N° 100. Le relieur apporta l'ouvrage au bout de trois semaines. La tablete qui devoit le recevoir étoit déjà préparée. Hervas y posa cette imposante série, et fit un feu de joye de tous les brouillons et copies partielles. Après quoi il ferma à double tour la porte de sa chambre, y aposa son<sup>17</sup> cachet, et parti pour les Asturies.

L'aspect des lieux de sa naissance donna reellement à Hervas tout le plaisir qu'il s'en prometoit. Mille souvenirs innocents et doux lui arrachoient des larmes de joye, dont vingt ans de[s] plus arides conceptions avoient pour ainsi dire tari les sources. Nôtre Polygraphe eut volontier passé le reste de ses jours dans sa bourgade native, mais les cent volumes le rappelloient à Madrid. Il reprend le chemin de la capitale. Il arive chez lui. Trouve bien entier le cachet aposé sur la porte. Il ouvre... Et voit les cent volumes mis en pieces, dépouillés de relieure, toutes les feuilles éparses et confondut sur le parquet... Cet aspect afreux trouble ses sens, il tombe au milieu des débris de son livre et perd jusqu'au sentiment de son existence.

Helas voici qu'elle étoit la cause de ce desastre. Hervas ne mangeoit jamais chez lui. Les rats si nombreux dans toutes les maisons de Madrid se gardoient bien de fréquenter la siene. Ils n'y auroient trouvé à ronger que quelques plumes, mais il n'en fut pas de même lorsque cent volumes chargés de colle toute fraiche furent aportés dans la chambre, et que cette chambre fut dès le même jour abandonnée par son maître. Les rats attirés par l'odeur de la colle, encouragés par la solitude [*sic*], se rassemblerent en foule, culbuterent, rongerent, devorerent... Hervas reprenant ses sens, vit un de ces monstres tirant dans un trou les dernieres feuillets de son Analyse. La colere n'étoit peut être jamais entrée dans l'ame de Hervas. Il en ressentit le premier accès, se précipita sur le ravisseur de sa géometrie transcendante. Sa tête porta contre le mur et il retomba évanoui

Hervas reprit une seconde fois ses esprits, ramassa le[s] lambeaux qui couvroient le parquet de sa chambre et les jeta dans un coffre. Puis il s'assit sur le coffre et se livra aux plus tristes pensées. Bientôt après il fut saisi d'un frisson qui des le lendemain dégénéra en une fievre bilieuse comateuse et

---

<sup>17</sup> Biffé : [mot illisible]

maligne. Hervas fut abandonné des medecins.  
Comme le Boemien<sup>18</sup>

### TRENTE-QUATRIEME JOURNÉE<sup>19</sup>

SUITE DE L'HISTOIRE DE DIEGUE HERVAS RACONTÉE PAR SON FILS LE PELERIN REPROUVÉ.

Hervas privé de sa gloire par les rats abandonné des medecins ne fût pas délaissé par sa garde malade, elle lui continua ses soins et bientôt une crise he[u]reuse sauva ses jours. Cette garde etoit une fille de trente ans appelée Marica elle étoit venue le soigner par amitié parce qu'il causoit quelquefois les soirs avec son pere, qui étoit un cordonier du voisinage. Hervas convalescent sentit tout ce qu'il devoit à cette bonne fille. “ Marica /:lui dit il:/ vous avez sauvé mes jours, et vous adoucissez mon retour à la vie. Que puis-je faire pour vous ?

— Monsieur /:lui répondit la fille:/ vous pourriez faire mon bonheur, mais je n'ose vous dire comment.

— Dites, dites /:réprit Hervas:/ et soyez sûr que si la chose est en mon pouvoir je la ferai.

— Mais /:dit Marica:/ si je vous demandois de m'épouser.

— Je le veux bien /:répondit Hervas:/ et de grand cœur. Vous me nourirez quand je me porterai bien, vous me soignerez quand je serai malade et vous me defenderez des rats quand je serai absant. Oui Marica, je vous épouserai du moment où vous le voudrez, et le plutôt sera le mieux. ”

Hervas n'étant pas encore bien guéri ouvrit le coffre qui renfermoit les débris de sa poly-mathesis. Il essaya d'en rassembler les feuillets et eut une récidive qui lui laissa beaucoup de foiblesse. Lorsqu'il fut en état de sortir il alla chez le Ministre des finances, representa qu'il avoit travaillé quinze ans et formé des élèves en état de le remplacer, que sa santé étoit détruite et il demanda sa retraite, avec une pension equivalante à la moitié de son traitement. En Espagne, ces sortes de graces ne sont pas très difficiles à obtenir. On accorda à Hervas ce qu'il demandoit et il épousa Marica.

Alors nôtre savant changea sa maniere de vivre il prit un logement dans un quartier solitaire et se proposa de ne point sortir de chez lui, qu'il n'eut rétabli le manuscrit de ses cent volumes. Les rats avoient rongé tout le papier qui tenoit au dos des livres, et n'avoit laissé subsister que l'autre moitié de chaque feuille, encore ces moitiés etoient déchirées. Cependant elles servirent à Hervas pour lui rappeler le texte entier. Ce fut ainsi qu'il se mit à refaire tout l'ouvrage. En même tems il en produisit un d'un genre tout différent Marica me mit au monde, moi pécheur et réprouvé. Ah ! sans doute le jour de ma naissance fut une fete aux enfers. Les feux eternels de cet afreux séjour brilerent d'un nouvel éclat et les démons ajouterent aux suplices des damnés pour mieux jouir de leurs hurlements.

Le Pellerin en prononçant ces mots parut livré au desespoir, il versa beaucoup de larmes, puis se tournant vers Cabronez il lui dit “ Il m'est impossible de continuer aujourd'hui mon récit. Rendez vous ici demain à la même heure et gardez vous d'y manquer il y va de votre eternelle perdition. ”<sup>20</sup>

Cabronez retourna chez lui l'ame remplie de terreurs nouvelles. La nuit il fut reveillé par le defunt Penna Flor qui conta les cent doublons à ses oreilles sans qu'il y manqua une piece. Le lendemain il se rendit au jardin des Celestins. Il y trouva le pellerin qui reprit en ces termes la suite de son récit.

Je vins au monde et ma mere ne survécut que de quelques heures à celle de ma naissance. Hervas n'avoit jamais connu l'amour ni l'amitié, que par une définition de ces deux sentiments, qu'il avoit placée dans son soixante et septieme volume. La perte de son épouse lui prouva qu'il avoit été fait

---

<sup>18</sup> La moitié de p. qui suit est restée bl.

<sup>19</sup> La moitié de p. qui suit est restée bl.

<sup>20</sup> *Verticalement dans la marge gauche* : Petit romain.

pour sentir l'amour et l'amitié elle l'acabla plus que la perte de ses cent tomes in octavo dévorés par les rats. La maison de Hervas étoit petite et retentissoit toute entiere, à chaque cri que je faisois. Il étoit impossible de m'y laisser. Je fus recueilli par mon grand pere le Cordonier, qui parut très flaté d'avoir dans sa maison son petit fils d'un Contador [sic] et gentilhomme.

Mon grand pere dans son humble état jouissoit de beaucoup d'aisance. Il m'envoya aux écoles, dès que je fus en état de les fréquenter. Lorsque j'eus atteint seize ans, il m'habilla avec élégance et me donna les moyens de promener mon oisiveté dans Madrid. Il se croyoit bien payé de ses fraix lorsqu'il pouvoit dire *My nieto el hijo del Contador*, Mon petit fils le fils du Contador. Mais venons à mon pere et à sa triste destinée qui n'est que trop connue, puisse t-elle servir de leçon et d'epouvante aux impies.

Diegue Hervas passa huit ans à réparer le damage que lui avoient fait les rats. Son ouvrage étoit presque refait, lorsque des journaux étrangers qui tomberent entre ses mains lui prouverent que les sciences avoient fait à son insu des progrès remarquables. Hervas soupira de cet accroissement de peines, cependant ne voulant pas laisser son ouvrage imparfait, il ajouta à chaque science les découvertes qu'on y avoit faites. Ceci lui prit encore quatre ans. Ce fut donc douze années entieres qu'il passa sans sortir de chez lui, et presque toujours collé sur son ouvrage. Cette vie sedentaire acheva de détruire sa santé, et il eut une sciatique obstinée, des maux de reins, du sable dans la vessie et tous les symptomes avant coureurs de la goutte. Mais enfin la Poly mathesis en cent voulumes étoit achevée. Hervas fit venir chez lui le libraire Moreno, fils de celui qui avoit mis en vente sa malheureuse analyse " Monsieur /:lui dit il:/ voici cent voulumes, qui renferment tout ce que les hommes savent aujourd'hui. Cette Polymathésis fera honneur à vos presses et j'ose le dire à l'Espagne. Je ne demande rien pour moi, ayez seulement la charité de m'imprimer et que ma peine mémorable ne soit pas entierement perdue. "

Moreno ouvrit tous les volumes les examina avec soin et lui dit " Monsieur je me charge de l'ouvrage, mais il faut vous résoudre à le réduire à 25. volumes.

— Laissez moi /:lui répondit Hervas avec l'indignation la plus profonde:/ laissez moi, retournez à votre magasin. Imprimés les fatras romanesques ou pedantesques qui font la honte de l'Espagne. Laissez moi Monsieur avec ma gravelle et mon génie, qui s'il eut été mieux connu, m'eut mérité l'estime des hommes. Mais je n'ai plus rien à demander aux hommes et moins encore aux libraires, laissez moi. "

Moreno se retira et Hervas tomba dans la plus grande Melancolie. Il avoit sans cesse sous les yeux ses cent volumes, enfants de son génie, conçus avec délices, enfantés avec une peine, qui avoit aussi ses plaisirs, et maintenant plongés dans l'oublie. Il voyoit sa vie entiere perdue, son existence anéantie dans le présent comme dans l'avenir. Alors aussi son esprit exercé à pénétrer tous les mysteres de la nature, se tourna malheureusement à sonder l'abime des miseres humaines à force d'en mesurer la profondeur, il vit le mal par tout, il ne vit plus que le mal, et dit dans son cœur " Auteur du mal qui êtes vous ? "

Lui même eut horreur de cette idée et voulut examiner, si le mal pour être devoit necessairement avoir été crée. Ensuite il examina la même question sous un point de vue plus etendu. Il s'attacha aux forces de la nature, attribuant à la matiere une énergie, qui lui parut propre à tout expliquer sans avoir recours à la création.

Pour ce qui est de l'homme et des animaux selon lui ils devoient l'existence à un acide generateur, le quel faisant fermenter la matiere, lui donnoit des formes constantes. A peu près comme les acides cristallisent les bases alcalines et tereuses en polyedres toujours semblables. Il regardoit les substances fongueuses que produit le bois humide, comme le chainon qui lie, la cristalisation des fossiles à la reproduction des vegetaux et des animaux, et qui en indiquent si non l'identité aux moins l'analogie.

Savant comme l'étoit Hervas il n'eut pas de peine à etayer son faux système, de preuves sophistiques faites pour égarer les esprits. Il trouvoit par exemple que les mulets, qui tiennent de deux especes pouvoient etre comparés aux sels à base melée, dont la cristalisation est confuse.

L'efervescence de quelques terres avec les acides, lui parut se rapprocher de la fermentation des vegetaux muqueux. Et celle ci lui parut être un comencement de vie qui n'avoit pu se développer faute de circonstances favorables.

Hervas avoit observé que les cristaux en se formant s'amassoient dans les parties les plus éclairées du vase, et se formoient difficilement dans l'obscurité. Et comme la lumiere est également favorable à la végétation, il considéra le fluide lumineux comme un des éléments dont se composoit l'acide universel qui animoit la nature, d'ailleurs il avoit vu la lumiere, rougir à la longue les papiers teints en bleu, et c'étoit aussi un motif de la regarder comme un acide<sup>21</sup>.

Hervas savoit que dans les hautes latitudes, dans le voisinage du pole. Le sang faute d'une chaleur suffisante, étoit exposé à une alcaescence, qui ne pouvoit être arretée que par l'usage intérieur des acides. Il en conclut que la chaleur pouvant en quelques ocasions être suplée par un acide, devoit être elle meme une espece d'acide, ou du moins un des éléments de l'acide universel.

Hervas savoit qu'on avoit vu le tonnere aigrir et faire fermenter les vins. Il avoit lu dans Sanchoniaton qu'au comencement du monde les êtres destinés à vivre, avoient été comme reveillés à la vie par de violents coups de tonnere et notre infortuné savant n'avoit pas craint de s'apuyer de cette cosmogonie payene pour affirmer que la matiere de la foudre avoit pu donner un premier developement à l'acide générateur, infiniment varié, mais constant dans la reproduction des mêmes formes.

Hervas cherchant à pénétrer les mystères de la création devoit en rapporter la gloire au créateur, et plut au ciel qu'il [l']eut fait ; mais son bon ange l'avoit abandonné, et son esprit égaré par l'orgueil du savoir, le livra sans défense aux prestiges des esprits superbes, dont la chute entraîna celle du monde. Hélas ! tandis que Hervas elevoit ses coupables pensées au dessus des spheres de l'intelligence humaine sa dépouille mortelle étoit menacée d'une prochaine dissolution. Pour l'acabler plusieurs maux aigus se joignirent aux maladies chroniques, sa sciatique devenue douloureuse lui étoit [*sic*] l'usage de la jambe droite.

Le sable des ses reins devenu graveleux, déchiroit sa vessie. L'humeur acthritique avoit courbé les doigts de sa main gauche, et menaçoit les jointures de la droit[e]. Enfin la plus sombre hypocondrie détrouisoit les forces de son ame, en même tems que celles de son corps. Il craignit d'avoir des témoins de son abatement et finit par repousser mes soins et refuser de me voir.

Un vieux invalide composoit tout son domestique et metoit à le servir tout ce qui lui restoit de forces. Enfin lui même tomba malade et mon pere fut alors forcé de [me] souffrir près de lui. Mais mon grand pere fut bientôt àprès attaqué de la fièvre chaude. Il ne fut malade que cinq jours, sentant sa fin approcher il me fit venir et me dit. “ Blaz ! mon cher Blaz ! réçois ma dernière bénédiction. Tu es né d'un pere savant, et plut au ciel qu'il le<sup>22</sup> fut moins heureusement pour toi ; ton grand pere est un homme simple dans sa foi et ses œuvres, et il t'a élevé dans la même simplicité. Ne te laisse point entrainer par ton pere ; depuis quelques années il a fait peu d'actes de religion, et ses opinions sont telles que des hérétiques en auroient honte. Blaz défie toi de la sagesse humaine. Dans quelques instants je saurois plus que tous les philosophes. Blaz ! Blaz ! je te bénis j'expire. ” Il mourut en effet. Je lui rendis les derniers devoirs et je retournai chez mon pere où je n'avois pas été depuis quatre jours. Pendant ce tems le vieux invalide étoit aussi mort, et les confreres de la charité, s'étoient chargé de l'ensevelir. Je savois que mon pere étoit seul et je voulois me consacrer à le servir mais en entrant chez lui un spectacle extraordinaire frapa mes regards, et je restai dans la première chambre frapé d'un sentiment d'horreur.

Mon pere avoit oté ses habits et s'étoit revetu d'un drap de lit en forme de linceuil. Il étoit assis et regardoit le soleil couchant. Après une assez longue contemplation il eleva la voix et dit “ Astre dont les derniers rayons ont frapé mes yeux pour la dernière foix. Pourquoi avez vous éclairé le jour de ma naissance. Avois je demander à naitre ? et pourquoi suis-je né. Les hommes m'ont dit que j'avois une ame et je m'en suis ocupe aux dépends même de mon corps. J'ai cultivai mon esprit, mais les rats l'ont dévoré, les libraires l'ont dédaigné. Rien ne restra de moi, je meure tout entiere aussi obscur que si je n'étois pas né. Néan recois donc ta proye. ” Hervas resta quelques instants livré à des sombres

---

<sup>21</sup> *Note aut.* : Hervas est mort vers l'an 1660. ses connoissances en physique ne pouvoient être que très bornées, on reconnoit ici l'acide principe de Paracel[s]e.

<sup>22</sup> *Interl.*

réflexions. Ensuite il prit un gobelet qui me sembla plein<sup>23</sup> de vin vieux. Il leva les yeux au ciel et dit “ Oh ! mon Dieu s’il y en [a] un, ayez pitié de mon ame si j’en ai une. ” Ensuite il vida le gobelet et le posa sur la table, puis il mit la main sur son cœur comme s’il y ressentait quelque angoisse. Hervas avoit préparé une autre table pour s’y coucher et il y avoit mis des coussins, il s’y coucha croisa ses mains sur sa poitrine et ne proféra plus une parole.

Vous serez étonné que voyant tous ces apprêts de suicide je ne me sois pas jeté sur le ver, ou que voyant mon père couché je n’aye pas appelé du secours. J’en suis surpris moi même, ou plutôt je suis très sûr qu’un pouvoir surnaturel me retenoit à ma place sans me laisser la liberté d’aucun mouvement, si ce n’est à mes cheveux que l’horreur faisoit dresser sur ma tête.

Les confrères de la charité qui avoient entéré notre invalide, me trouverent dans cette situation, ils virent mon père étendu sur la table couvert d’un linceuil et il demanderent s’il étoit mort ? je répo[n]dis que je n’en savois rien. Ils me demanderent qui lui avoit mis ce linceuil ? Je repondis que lui même s’en étoit revêtu. Ils examinerent le corps et le trouverent sans vie. Ils virent le ver avec un reste de liquide et l’emporterent pour l’examiner. Puis ils s’en allerent en donnant des signes de mecontantement et me laisserent dans un abattement extrême. Ensuite vinrent les gens de la paroisse. Ils me firent les mêmes questions puis ils s’en allerent en disant “ Il est mort comme il a vécu. Ce n’est pas à nous de l’enterrer. ”

Je restai seul avec le mort mon découragement alloit au point que j’en avois perdu la faculté d’agir et même de penser. Je me jettai dans le fauteuil où j’avois vu mon père et je rétomбай dans l’immobilité, où j’étois à l’arrivée des hommes de paroisse.

La nuit vint le ciel se chargea de nuages. Un tourbillon soudain ouvrit ma fenêtre, un éclair bleuâtre sembla parcourir ma chambre, et [la] laissa en suite plus sombre qu’elle n’étoit auparavant. Au milieu de cette obscurité je crus distinguer quelques formes fanatiques [*sic*]. Ensuite je crus entendre le corps de mon père pousser un long gémissement que les échos lointains répéterent à travers l’espace de la nuit. Je voulus me lever, mais j’étois retenu à ma place, et dans l’impossibilité de faire aucun mouvement. Un froid glacial pénétra mes membres. J’eus le frisson de la fièvre, mes visions devinrent des rêves et le sommeil s’empara de mes sens.

Je me reveillai en sursaut, je vis six grands cierges jaunes, allumés près du corps de mon père et un homme assis vis à vis de moi qui sembloit gueter l’instant de mon réveil. Sa figure étoit majestueuse et même imposante. Il étoit grand de taille. Ses cheveux noirs, un peu crépus, tomboient sur son front. Son regard étoit vif et pénétrant, mais en même temps, doux et séducteur, du reste il portoit la fraise et le manteau gris, à peu près comme les gentilshommes s’habillent à la campagne.

Lorsque l’inconnu vit que j’étois réveillé il me sourit d’un air affable et me dit “ Mon fils, je vous appelle ainsi parce que je vous considère comme si vous m’apparteniez déjà vous êtes abandonné de Dieu et des hommes et la terre s’est fermée devant le reste de ce sage qui vous donna le jour, mais nous ne vous abandonnerons pas.

— Monsieur /:lui répondis-je:/ vous disiez je crois, que j’étois abandonné de Dieu et des hommes. Quant aux hommes cela est vrai, mais je ne pense pas que Dieu puisse jamais abandonner une de ses créatures.

— Votre observation /:dit l’inconnu:/ est juste à certains égards, ce que je vous expliquerai quelque autre fois. Cependant pour que vous voyez l’intérêt que nous prenons à vous. Je vous offre cette bourse, vous y trouverez mille pistoles. Un jeune homme doit avoir des passions, et les moyens de les satisfaire n’épargnez pas cet or et comptez toujours sur nous. ” Ensuite l’inconnu frappa dans ses mains, six hommes masqués parurent et enleverent le corps de Hervas. Les cierges s’éteignirent et l’obscurité fut profonde. Je n’y restai pas longtemps, je pris à tâton le chemin de la porte. Je gagnai la rue et lorsque je vis le ciel étoilé, il [me] sembla respirer plus librement. Les mille pistoles que je sentois dans ma poche contribuoient aussi à m’élever le courage. Je traversai Madrid, j’arrivai au bout du Prado à l’endroit où l’on a placé depuis une statue colossale de Cybele. La je me couchai sur un banc

---

<sup>23</sup> *Interl.*

et ne tardai pas à m'endormir.

Comme le Boemien en étoit à cet endroit de sa narration il nous demanda la permission d'en remettre la suite au lendemain, en effet nous ne le revîmes plus de la journée

### TRENTE CINQUIEME JOURNÉE

On se rassembla à l'heure acoutumée. Rebeca s'adressant au vieux chef lui dit que l'histoire de Diegue Hervas l'avoit beaucoup intéressée bien qu'elle la sut déjà en partie “ Mais /:ajouta-t-elle:/ il me sembloit qu'on prenoit trop de soins pour tromper un pauvre époux qui eut pu l'être à moins de frais car je suppose toujours que l'histoire d'Althée [*sic*] n'est mise là que pour faire une impression plus profonde sur l'ame timorée de Cabronez.

— Madame /:répondit le vieux chef:/ permettez moi de vous le dire, j'ai cru m'apercevoir que vous vous pressiez trop de porter un jugement sur les recits que j'ai l'honneur de vous faire. Le Duc d'Arcos étant un très grand seigneur et très généreux, on pouvoit certainement pour le servir inventer et jouer toutes sortes de personages, mais il n'est point prouvé que ce fut à cette intention que l'on conta à Cabronez l'histoire terrible et mémorable de l'Athée Hervas. Cependant vous en jugerez mieux si vous voulez bien écouter l'histoire de son fils, telle qu'il la raconta au meme Cabronez. ” Rebeca assura le Chef que ce récit l'intéresseroit beaucoup, et il le recommença en ces termes :

#### HISTOIRE DE BLAZ HERVAS, OU LE PELLERIN RÉPROUVÉ

Je vous disois donc que je m'étois couché et endormis sur un banc au bout de la grande allée de Prado. Le soleil étoit déjà assez haut lorsque je m'éveillai, et ce qui m'éveilla fût je crois un coup de mouchoir que je reçus dans le visage car en m'éveillant je vis une jeune fille qui se servant de son mouchoir comme d'un chasse-mouche, écartoit celles qui eussent pu troubler mon sommeil. Mais ce qui me parut le plus singulier, c'est que ma tête reposoit très mollement sur les genoux d'une autre jeune fille, dont je sentois la douce haleine se jouer dans mes cheveux. Je n'avois fait en m'éveillant aucun grand mouvement. J'étois libre de prolonger cette situation en feignant de dormir encore. Je refermai donc les yeux, et bientôt après j'entendis une voix un peu grondeuse, mais point aigre qui s'adressant à mes berceuses leur dit “ Célia, Zorilla que faites vous ici ? je vous croyois à l'église et voila que je vous trouve dans une belle dévotion.

— Mais Maman /:dit la jeune fille qui me servoit d'oreiller:/ ne m'avez vous pas dit que les œ[u]vres avoient leur mérite aussi bien que la priere. Et n'est ce pas la une œuvre de charité que de prolonger le sommeil de ce pauvre jeune homme qui doit avoir passé une bien mauvaise nuit.

— Assurement /:dit la voix plus riente que grondeuse:/ assurément cela est très méritoire. Et voila une idée qui prouve si non votre dévotion au moins vôtre innocence. Mais aprésent ma charitable Zorilla posez moi bien doucement la tête de ce jeune homme, et rentrons.

— Ah ma bonne Maman /:réprit la jeune fille:/ voyez comme il dort doucement au lieu de l'éveiller vous devriez maman défaire sa fraise qui l'étouffe.

— Oui da /:dit la maman:/ vous me donnez là, une belle comission, mais voyons un peu, en vérité il a l'air bien doux. ” En même tems la main de la maman passa doucement sous mon menton et défit ma fraise.

“ Il est encore mieux comme cela /:dit Celia, qui n'avoit pas encore parlé:/ et il respire plus librement, je vois qu'il y a de la douceur à faire de bonnes actions.

— Cette reflexion /:dit la mere:/ montre beaucoup de jugement. Mais il ne faut pas pousser la charité trop loin. Allons Zorilla posez doucement cette jeune tête sur ce banc et retirons nous. ”

Zorilla passa doucement ses deux mains sous ma tête et retira ses genoux. Je crus alors qu'il étoit inutile de faire plus long tems l'endormi. Je me mis sur mon séant et j'ouvris les yeux. La mere poussa

un cri, les filles voulurent fuir. Je les retins “ Célia Zorilla /:leur dis-je:/ vous êtes aussi belles qu’innocentes, et vous qui n’avez l’air de leur mère que parce que vos charmes sont plus formés, permettez qu’avant de vous quitter je puisse donner quelques instants à l’admiration que vous m’inspirez toutes les trois. ” Tout ce que je leur disais était la vérité. Célia et Zorilla eussent été des beautés parfaites sans leur extrême jeunesse qui ne leur avait pas donné le temps de se développer, et leur mère qui n’avait pas trente ans, n’en paraissait pas vingt cinq “ Seigneur Cavalier /:me dit celle-ci:/ si vous avez seulement feint de dormir vous avez dû vous convaincre de l’innocence de mes filles et prendre une bonne opinion de leur mère. Je ne crains donc point de perdre dans votre esprit en vous priant de m’accompagner chez moi. Une connaissance commencée aussi singulièrement semble faite pour devenir plus intime. ”

Je les suivis, nous arrivâmes à leur maison qui donnait sur le Prado. Les filles allèrent présider au chocolat. La mère m’ayant fait asseoir auprès d’elle me dit “ Vous voyez une maison un peu plus étoffée qu’il ne convient à notre situation présente. Je l’avais prise en des temps plus heureux. Aujourd’hui je serais charmée de louer le bel étage, et je n’ose le faire, les circonstances où je me trouve exigent une sévère réclusion.

— Madame /:lui répondis-je:/ j’ai aussi des raisons de vivre très retiré et ci [*sic*] cela vous arrangeait je m’accommoderais du quarto principal /:ou bel appartement:/ ” En disant ces mots je tirai ma bourse et la vue de l’or écarta toutes les objections que la dame eut pu me faire. Je payai d’avance trois mois de loyer et autant de pension. Il fut convenu qu’on me porterait à dîner dans ma chambre et que je serais servi par un valet affidé, qui devait aussi faire mes commissions au dehors. Zorilla et Célia ayant réparé avec le chocolat furent informées des conditions du marché. Et leur regard parut prendre possession de ma personne, mais les yeux de leur mère semblaient vouloir la leur disputer. Ce petit combat de coquetterie ne m’échappa point, j’en remis l’issue à la destinée, et je songeai à m’arranger dans ma nouvelle habitation. Elle ne tarda pas à se trouver garnie de tout ce qui pouvait contribuer à me la rendre agréable et commode. Tanto c’étoit Zorilla qui m’apportait une écritoire, ou bien Célia venait garnir ma table d’une lampe ou de quelques livres. Rien n’étoit oublié. Les deux belles venaient séparément. Et lorsqu’elles se rencontraient chez moi c’étoient des rires qui ne finissaient pas. La mère avait son tour. Elle s’occupait surtout de mon lit, y fit mettre des draps de toile d’Hollande ; une belle couverture de soie et une pile de coussin. Ces arrangements m’occupèrent la matinée. Midi vint. On mit le couvert dans ma chambre. J’en fus charmé. J’aimais voir trois personnes charmantes chercher à me plaire, et solliciter quelque part à ma bienveillance, mais il y avait du temps pour tout. J’étais bien aise de me livrer à mon appétit sans trouble et sans distraction.

Je dinai donc, ensuite je pris ma cape et mon épée et j’allai me promener en ville. Je l’avais fait d’autres fois, mais jamais je n’y avais eu autant de plaisir. J’étais indépendant. J’avais les poches pleines d’or. J’étais plein de santé de vigueur, et grâce aux caresses des trois dames, rempli d’une haute opinion de moi-même ; car il est ordinaire aux jeunes gens de s’estimer ce que le beau sexe les apprécie.

J’entrai chez un joaillier et me mis en bijoux. Ensuite je fus au théâtre et je finis par revenir chez moi, où je trouvais les trois dames assises à la porte de leur maison. Zorilla chantait en s’accompagnant de la guitare, les deux autres faisaient de la resille ou filet.

“ Seigneur Cavalier /:me dit la mère:/ vous vous êtes logé chez nous et vous nous témoignez beaucoup de confiance sans savoir seulement qui nous sommes. Il serait cependant convenable de vous en informer. Vous saurez donc Seigneur Cavalier que je m’appelle Inez Santarez veuve de Don Juan Santarez Corregidor de la Havane. Il m’avait pris sans bien et m’a laissée de même avec les deux filles que vous voyez et sans aucun revenu. J’étais même très embarrassée de mon veuvage et de ma pauvreté, lorsque je reçus très inopinément une lettre de mon père. Vous me permettez de taire son nom. Hélas il avait aussi toute sa vie lutté contre l’infortune. Mais enfin, ainsi que me l’apprenait sa lettre il se trouvait dans un poste très brillant, étant trésorier de la guerre. Sa lettre en contenait une de change de deux mille pistoles et l’ordre de venir le joindre à Madrid. J’y vins en effet, mais ce fut pour apprendre que mon père était accusé de concussion, même de haute trahison et détenu au château de Ségovie. Cependant cette maison avait été louée pour nous. Je m’y suis donc logée et j’y vis dans une

grande retraite, ne recevant absolument personne, à l'exception d'un jeune homme employé dans le bureaux de la guerre. Il vient me rapporter ce qu'il peut apprendre touchant le procès de mon père. Lui excepté personne ne sait nos relations avec l'infortuné détenu. ” En achevant ces mots Madame Santarez, versa quelques larmes.

— Ne pleure pas maman /:lui dit Célia:/ il y a un terme à tout, et sans doute il doit y en avoir aux peines. Voilà déjà un jeune Cavalier qui a une physionomie très heureuse, et sa rencontre me paroît d'un augure favorable.

— En vérité /:dit Zorilla:/ depuis qu'il est ici nôtre solitude me semble n'avoir plus rien de triste. ”

Madame Santarez me jeta un regard où je démêlai de la tristesse et de la tendresse. Les filles me regarderent aussi, puis baissèrent les yeux, rougirent, se troublèrent, et furent reveuses. J'étois aimé de trois personnes charmantes, cet état me sembloit délicieux.

Sur ces entrefaits un jeune homme grand et bien fait s'approcha de nous. Il prit Madame Santarez par la main, la conduisit à quelques pas de nous, et eut avec elle un long entretien. Elle me l'amena et me dit “ Seigneur Cavalier voici Don Cristophe Sparadoz don je vous ai parlé et qui est le seul homme que nous voyons à Madrid. Je voudrois aussi lui prouver [*sic*] l'avantage de vôtre connoissance, mais quoique nous habitons la même maison, je ne sais à qui j'ai l'honneur de parler.

— Madame /:lui dis je:/ je suis noble et Asturien, mon nom est Seganez. ” Je crus devoir lui taire le nom de Hervas qui pouvoit être connu.

Le jeune Sparadoz me toisa d'un air arrogant, et sembla même vouloir me refuser le salut. Nous entrâmes dans la maison, et Madame Santarez fit servir une colation de fruits et des pâtes légères. J'étois encore le centre principale de toutes les attentions de[s] trois belles, mais je m'aperçus pourtant bien des regards et des mines qui s'adressoient au nouveau venu. J'en fus blessé, et voulant tout ramener à moi, je fus aimable et brillant.

Au milieu de mon beau dire, Don Christophe croisa son pied droit sur son genou gauche et regardant la semelle de son soulier il dit. “ En vérité depuis la mort du cordonier Maragnon il n'est plus possible d'avoir à Madrid un soulier bien fait. ” Ensuite il me fixa d'un air goguenard et méprisant.

Le Cordonier Maragnon, étoit précisément mon grand-père maternel, qui m'avoit élevé, et je lui avois les plus grand[e]s obligations, mais il déparoit fort mon arbre généalogique, du moins cela me parut ainsi. Il me sembla que je perdrais beaucoup dans l'esprit des trois dames, si elles venoient à savoir que j'avois un grand-père cordonier. Toute ma gaité disparut. Je jettai à Don Cristophe des regards tantôt courouçés, tantôt fiers et méprisants. Je me proposai de lui défendre de mettre les pieds dans la maison. Il s'en alla je le suivis dans l'intention de le lui signifier. Je l'atteignis au bout de la rue et lui fis le compliment désobligeant que j'avois préparé. Je crus qu'il alloit se facher, il affecta au contraire un air gracieux, me prit sous le menton, comme pour me caresser, mais tout à coup il me souleva de manière à me faire quitter la terre. Ensuite il me donna un coup de pied, de ceux qu'on appelle communément croc en jambe et me fit tomber le nez dans le ruissau. Je fus étourdi du coup, je me relevai couvert de boue, et plein de rage. Je regagnai le logis. Les dames étoient couchées, je me couchai aussi, mais je ne pus dormir. Deux passions me tenoient éveillé. L'amour et la haine. Celle-ci étoit toute concentrée sur Don Cristophe. Il n'en étoit pas de même de l'amour, mon cœur en étoit rempli, mais il n'étoit pas fixé, Célia, Zorilla, leur mère m'occupoient tour à tour, leurs images flatteuses se confondant dans mes rêves, m'obséderent le reste de la nuit.

Je m'étois endormi tard, je m'éveillai de même. En ouvrant les yeux, je vis Madame Santarez assise au pied de mon lit. Elle sembloit avoir pleuré : “ Mon jeune Cavalier /:me dit elle:/ Je suis venu me réfugier chez vous. J'ai là haut des gens qui me demandent de l'argent et je n'en ai pas à leur donner. Je dois hélas ! mais ne falloit il pas habiller et nourrir ces pauvres enfants. Elles n'ont que trop de privations... ” Ici Madame Santarez se mit à sangloter, et ses yeux remplis de larmes se tournoient involontairement vers ma bourse, qui étoit à côté de moi sur ma table de nuit. Je compris ce langage muet, je versai l'or sur ma table, j'en fis à l'œil deux parts égales, et j'en offris une à Madame Santarez. Elle ne s'atendoit point à ce trait de générosité. D'abord elle en parut comme immobile de surprise. Ensuite elle prit mes mains, les baisa avec transport, les pressa contre son cœur, puis elle ramassa l'or

en disant “ Oh ! mes enfants, mes chers enfants ” les filles vinrent ensuite, elles baisèrent aussi mes mains. Tous ces témoignages de reconnaissance acheverent de brûler mon sang déjà trop alumé par mes songes.

Je m’habillai à la hâte et voulus prendre l’air sur une terrasse de la maison passant devant la chambre des jeunes filles, je les entendis sangloter et s’embrasser en pleurant. J’écoutai un instant et puis j’entrai. Célia me dit “ Ecoutez moi hôte trop cher et trop aimable, vous nous trouvez dans la plus extrême agitation. Depuis que nous sommes au monde, aucun nuage n’avoit troublé le sentiment que nous avons l’une pour l’autre, et nous étions unies par la tendresse plus encore que par le sang. Il n’en étoit [plus] de même depuis que vous êtes ici. La jalousie s’étoit glissée dans nos âmes et peut être en serions nous venues à nous haïr. Le bon naturel de Zorilla a prévenu ce malheur affreux. Elle s’est jetée dans mes bras, nos larmes se sont confondues et nos cœurs se sont rapprochés. Après notre cher hôte c’est à vous de nous réconcilier tout à fait. Promettez de ne pas aimer l’une de nous plus que l’autre, et si vous avez quelques caresses à nous faire partagez les bien également. ” Qu’avois je à répondre à cette invitation vive et pressante, je les serai tour à tour dans mes bras. Je sechai leurs larmes, et leur tristes[se], fit place à des tendres folles.

Nous passâmes ensemble sur la terrasse et Madame de Santarez nous y vint trouver. Le bonheur d’avoir payé ses dettes l’enivroit de joie. Elle me demanda de dîner avec elle et de lui accorder toute cette journée. Notre repas eut un air de confiance et d’intimité. Les domestiques, furent écartés, les deux filles servirent tour à tour. Madame Santarez épuisée par les émotions qu’elle avoit éprouvées but deux verres d’un vin généreux de Rotha. Ses yeux un peu troublés n’en furent que plus brillants. Elle s’anima beaucoup et il n’eut tenu qu’à ses filles d’avoir encore de la jalousie, mais elles respectoient trop leur mère, pour que l’idée leur en put venir. Celle ci trahie par un sang que le vin avoit exalté, étoit néanmoins fort éloignée de tout libertinage.

De mon côté j’étois loin de songer à des projets de séduction le sexe et l’âge étoient nos séducteurs. Les douces impulsions de la nature répandoient sur notre commerce un charme inexprimable, nous avions de la peine à nous quitter. Le soleil couchant nous eut enfin séparé mais j’avois commandé des rafraîchissements, chez un limonadier voisin. Leur apparition fit plaisir parce qu’elle étoit un prétexte de rester réunis. Tout alloit bien jusque là. Nous étions à peine à table que nous vîmes arriver le Christophe Sparadoz. L’entrée d’un chevalier François dans le harem du grand seigneur n’y produiroit pas une sensation plus fâcheuse, que je ne l’éprouvai en voyant Don Christophe. Madame Santarez et ses filles n’étoient véritablement pas mes épouses, et ne composoient [pas] mon sérail, mais mon cœur en avoit pris une sorte de possession ; et l’infraction de mes droits me causoit une mortelle douleur.

Don Christophe n’y fit aucune attention non plus qu’à ma personne. Il salua les dames Conduisit Madame Santarez au bout de la terrasse eut avec elle une longue conversation et puis vint se mettre à table sans que personne l’y invita. Il mangeoit, buvoit et ne disoit mot. Mais la conversation étant tombée sur les combats des taureaux, il poussa son assiette donna un coup de poing sur la table et dit “ Ah ! par Saint Christophe mon patron, pourquoi faut il que je sois commis dans les bureaux du ministre. J’aimerois mieux être le dernier Torero de Madrid, que président de toutes les Cortes de la Castille. ” En même temps il tendit le bras comme pour perce[r] un taureau et nous fit admirer l’épaisseur de ses muscles. Ensuite, pour montrer sa force il plaça les trois dames dans un fauteuil, passa sa main sous le fauteuil, et le porta par toute la chambre. Don Christophe trouvoit tant de plaisir à ces jeux, qu’il les prolongea le plus qu’il put. Ensuite il prit sa cape et son épée pour s’en aller. Jusque là il n’avoit fait aucune attention à moi, mais alors m’adressant la parole il dit “ Mon ami le gentilhomme. Depuis la mort du cordonnier Maragnon qui est ce qui fait les meilleurs souliers ? ” Ce propos aux dames qu’une absurdité [*sic*] telle que Don Christophe en proferoit assez souvent. Quant à moi j’en fus très irrité. J’allai chercher mon épée et je courus après Don Christophe. Je l’atteignis au bout d’une rue de traverses. Je me mis devant lui et tirant mon épée je lui dis “ Insolent tu vas me payer tant de lâches affronts. ” Don Christophe mit la main sur la garde de son épée, mais ayant aperçu à terre un bout de bâton, il le ramassa en donna un coup sec sur la lame de mon épée et la fit sauter de ma main. Ensuite il s’approcha de moi, me prit par le chignon, me porta jusqu’au ruisseau et m’y jeta comme il avoit fait la veille mais si rudement que j’en fus étourdi.

On me donna la main pour me relever. Je reconnus le gentilhomme qui avoit fait enlever le corps de mon pere et m'avoit donné mille pistoles. Je me jetai à ses pieds, il me releva avec bonté et me dit de le suivre. Nous marchames en silence et arrivames au pont du Mancanarez où nous trouvames deux chevaux noirs. Nous galopames une demi heure le long du rivage et nous arrivames à une maison solitaire, dont les portes<sup>24</sup> s'ouvrirent d'elles mêmes ainsi que les portes des chambres. Celle où nous entrames etoit tapissée de serge brune, ornée de flambeaux d'argent et d'une braziere de même métal. Nous nous assimes auprès dans deux fauteuils et l'inconnu me dit. " Seigneur Hervas ! voila comme va le monde, dont l'ordre tant admiré ne brille pas par la justice distributive, les uns ont reçu de la nature une force de huit cent livres d'autres de soixante. Il est vrai qu'on a inventé la trahison qui remet un peu le niveau. " En même tems l'inconnu ouvrit un tiroir en tira un poignard et me dit " Voyez cet instrument le bout contourné en olive, est terminé par une pointe plus afilée qu'un cheveu. Mettez le à vôtre ceinture. Adieu mon cavalier souvenez vous toujours de votre bon ami Don Belial de Gehenna. Quand vous aurez besoin de moi, venez après minuit au pont de Mancanarez, frapez trois fois dans vos mains et vous verrez arriver les chevaux noirs. Apropos j'oubliais l'essentiel, voici une seconde bourse, ne vous en faites pas faute. " Je remerciai le généreux Don Belial je remontai sur le cheval noir un negre monta sur l'autre, nous arrivames au pont où il falut descendre et je gagnai mon logis.

Rentré chez moi je me couchai et m'endormis, mais j'eus des songes pénibles. J'avois mis le poignard sous mon chevet. Il me parut qu'il sortoit de sa place et m'entroit dans le cœur. Je voyois aussi Don Cristophe qui m'enlevoit les trois dames de la maison.

Mon humeur le matin etoit sombre. La présence des jeunes filles ne me calma point. Les efforts qu'elles firent pour m'egayer produisirent un effet diferent et mes caresses eurent moins d'innocence. Quand j'etois seul j'avois mon poignard à la main, et j'en menaçois Don Cristophe que je croyois voir devant moi.

Ce redoutable Personage parut encore dans la soirée et ne fit pas à ma personne la plus legère attention, mais il fut prèssant avec les femmes. Il les lutina les unes après les autres, les facha et puis les fit rire. Sa balourdise finit par plaire plus que ma gentillesse.

J'avois fait apporter un souper plus élégant que copieux. Don Cristophe le mangea presque entier. Ensuite il prit sa cape pour s'en aller. Avant de partire il se tourna brusquement de mon côté et me dit " Mon Gentilhomme qu'est ce que ce poignard que je vois à vôtre ceinture, vous feriez mieux d'y metre une alene de cordonier. " Ensuite il partit d'un grand éclat de rire et nous quita. Je le suivis et l'ateignant au detour d'une rue, je passai à sa gauche et lui donnai un coup de poignard de toute la force de mon bras. Mais je me sentis repoussé avec autant de force que j'en avois mis à fraper. Et donc [*sic*] Cristophe se retournant avec beaucoup de sang froid me dit " Faquin ne sais tu pas que je porte une cuirasse " Ensuite il me prit par le chignon et me jetta dans le ruisseau. Mais pour cette fois je fu charmé d'y être et qu'on m'eut epargné un assassinat. Je me relevai avec une sorte de contentement. Ce sentiment m'accompagna jusqu'à mon lit et ma nuit fut plus tranquille que la précédente.

Le matin les dames me trouverent plus calme que je n'avois été la veille et m'en firent compliment. Mais je n'osai passer la soirée avec elle. Je craignois l'homme que j'avois voulu assassiner et de n'oser le regarder en face. Je passai la soirée à promener dans les rues, enrageant de bon cœur, lorsque je songeois au loup qui s'etoit introduit dans mon bercail.

A minuit j'allai au pont. Je frapais dans mes mains, les chevaux noirs parurent je montais sur celui qui m'était destiné, et suivis mon guide jusqu'à la maison de Don Belial. Les portes s'ouvrirent d'elles mêmes mon protecteur vint à mon [*sic*] rencontre et me conduisit à la braziere où nous avions été la veille. " Eh bien /:me dit il d'un ton un peu moqueur:/ eh bien mon Cavalier l'assassinat n'a pas réussi. C'est égal, on vous tiendra compte de l'intention au surplus nous avons songé à vous débarasser d'un rival aussi facheux. On a dénoncé les indiscretions dont il se rendoit coupable et il est aujourd'hui dans la même prison que le pere de madame Santarez. Il ne tiendra donc qu'à vous de metre vôtre

---

<sup>24</sup> Biffé : des chambres

bonne fortune à profit un peu mieux que vous ne l'avez fait jusqu'à présent. Agréez le cadeau de cette bonbonniere. Elle contient des pastilles d'une composition excellente, ofres les à vôt dames et mangez en vous même. ”

Je pris la bonbonniere qui répandoit un parfum agréable, et puis je dis à Don Belial “ Je ne sais pas trop ce que vous apellez *metre ma bonne fortune à profit*. Je serois un monstre si je pouvois abuser de la confiance d'une mere et de l'innocence de ses filles, je ne suis point aussi pervers que vous parezse le suposer.

— Je ne vous suppose /:dit Don Belial:/ ni plus ni moins méchant que ne le sont tous les enfants d'Adame. Ils ont des scrupules avant de cometre le crime et des rémords après, par la ils se flatent de tenir encore un peu à la vertu. Mais ils pouroient s'epargner ces sentiments facheux s'ils vouloient examiner ce que c'est que la vertu. Qualité idéal dont ils admetent l'existence, sans examen et cela même doit la même [*sic*] ranger au nombre de préjugés, qui sont des opinions admises sans jugement préalable.

— Seigneur Don Belial /:répondis-je:/ mon père avoit mit entre mes mains [son] soixante sixième volume qui traitoit de la morale. Le préjugé selon lui n'étoit pas une opinion admise sans jugement préalable, mais une opinion déjà jugée avant que nous fussions au monde et transmis comme par héritage, les habitudes de l'enfance jettent dans nôtre ame cette premiere semence, l'exemple de la [*sic*] développe, la connoissance de loix la fortifie. En nous y conformant nous sommes d'honettes gens en faisant plus que les loix n'ordonnent nous sommes des hommes vertueux.

— Cette définition /:dit Don Belial:/ n'est pas mauvaise et fait honneur à votre père. Il écrivoit bien et pensoit encore mieux peut etre finirez vous comme lui. Mais revenons à votre définition. Je conviens avec vous que les prejugués sont des opinions déjà jugées, mais ce n'est pas une raison pour ne pas les juger encore lorsque le jugement est formé. Un esprit curieux, d'aprofondir les choses soumetra les préjugés à l'examen, et il examinera si les loix sont également obligatoires pour tout le monde. En efet vous observerez que l'ordre légal, semble avoir été imaginé pour le seul avantage de ces caracteres froids et paresseux, qui atendent leurs plaisirs de l'hymen, et leur bien-etre de l'économie et du travail. Mais les beaux génies, les caracteres ardents avides d'or et de jouissances qui voudroient dévorer leurs années. Qu'est ce que l'ordre social a fait pour eux. Ils passeroient leur vie dans les cachots, et la termineroient dans les suplices. Heureusement les institutions humaines ne sont pas reellement ce qu'elles paroissent. Les lois sont des barieres. Elles sufisent pour détourner les passants. Mais ceux qui ont bien envie de les franchir passent par dessus ou par dessous. Ce sujet me meneroit trop loin. Il se fait tard. Adieu mon Cavalier faites usage de ma bonbonniere et comptez toujours sur ma protection. ”

Je pris congé du Seigneur Béliel et retournai chez moi. On m'ouvrit la porte, je gagnai mon lit et tachai de m'endormir. La bonbonniere etoit sur ma table de nuit. Elle répendoit un parfum délicieux. Je ne pus resister à la tentation. Je mangeai deux pastilles, et j'eus ce qu'on appelle une nuit inquiète, c'est-à-dire agitée par des songes.

Mes jeunes amies vinrent à l'heure acoutumée. Elles me trouverent dans le regard quelque chose d'extraordinaire. Véritablement je les voyois avec d'autres yeux. Tous leurs mouvements me sembloient des agaceries faites à dessein de me plaire. Je prêtois le même sens à leurs discours le plus indifferents. Tout en elles atiroit mon attention et me faisoit imaginer des choses aux quelles je n'avois pas songé auparavant.

Zorilla trouva ma bonbonniere. Elle mangea deux pastilles et en ofrit à sa sœur. Bientôt ce que j'avois cru voir, acquit quelque réalité. Les deux sœurs furent dominées par un sentiment intérieur et s'y livroient sans le connoitre. Elles mêmes en furent effrayées, et me quitterent avec un reste de timidité, qui avoit quelque chose de farouche

Leur mere entra. Depuis que je l'avois sauvé de ses créanciers, elle avoit prise avec moi des manieres affectueuses. Ses caresses me calmerent pour quelques instants. Mais bientôt je la vis des mêmes yeux que ses filles. Elle s'aperçut de ce qui se passoit en moi et en éprouva de la confusion. Ses regards en évitant les miens tomberent sur la bonbonniere fatal. Elle y prit quelques pastilles et s'en alla. Bientot elle revint me caressa encore, m'appella son fils et me serra dans ses bras. Elle me

quita, avec un sentiment de peine et d'effort sur elle même. Le trouble de mes sens alla jusqu'à l'emportement, je sentois le feu circuler dans mes veines. Je voyois à peine les objets environants. Un nuage couvroit ma vue.

Je pris le chemin de la terrasse, la porte des jeunes filles étoit entre ouverte, je ne pus me defendre d'entrer. Le desordre de leurs sens étoit plus excessif que le mien. Il m'effraya. Je voulus m'aracher de leurs bras. Je n'en eus pas la force. Leur mere entra le reproche expira sur sa bouche. Bientôt elle perdit le droit de nous en faire

“ Pardonnez Seigneur Cabronez /:ajouta le pelerin:/ pardonnez si je vous parle des choses, dont le récit même est un péché mortel. Mais ce récit étoit nécessaire à votre salut. J'ai entrepris de vous arracher à la perdition et j'espere y réussir. Ne manquez pas de vous trouver ici demain à la même heure. ” Cabronez retourna chez lui et pendant la nuit il fut encore inquieté par l'ombre de Penna Flor.

Comme le Boemien<sup>25</sup>

### TRENTE SIXIÈME JOURNÉE.

On se rassembla à l'heure acoutumée, et le vieux chef cédant à l'impatience de son auditoire, se hata de reprendre la suite de son récit, ou plutôt de celui que Busqueros fesoit au chevalier de Toledo. Il lui racontoit que Cabronez s'étant trouvé au rendez-vous que [le] pellerin lui avoit donné, celui ci réprit en ces termes le fil de sa narration

#### SUITE DE L'HISTOIRE DU PELLERIN RÉPROUVÉ

Ma bomboniere etoit vuide, mes pastilles épuisées. Mais nos regards et nos soupirs sembloient encore vouloir ranimer nos flammes éteintes. Nos pensées se nourrissoient de souvenirs criminel et nos lang[u]eurs avoient leurs coupables délices. C'est le propre du crime d'étouffer les sentiments de la nature. Madame de Santarez livrée à des discours [*sic*] éfrenés oublioit que son pere languissoit dans un cachot, et que peut etre son arêt de mort étoit prononcé. Si elle n'y pensoit guere moi j'y pensois encore moins. Mais j'y fus rappelé de la manière que je vais raconter.

Un soir je vis entrer chez moi un homme soigneusement envelopé dans son manteau. Ce qui me causa quelque frayeur, et je ne fus pas trop rassuré lorsque je vis que pour mieux se déguiser il avoit même pris un masque. Le mysterieux personnage me fit signe de m'asseoir, s'assit lui même et me dit “ Seigneur Hervas vous me paroissez lié avec Madame Santarez. Je veux m'ouvrir à vous sur ce qui la concerne, l'affaire etant serieuse il me seroit pénible d'en traiter avec une femme. Madame Santarez avoit donnée sa confiance, à un étourdi, nommé Cristophe Sparadoz. Il est aujourd'hui dans la même prison ou se trouve le Sieur Goranez, pere de la dite dame. Ce fou là croyoit avoir le secret de certains hommes puissants, mais ce secret c'est moi qui en suis le dépositaire, et le voici en peu de mots. D'aujourd'hui en huit jours, une demi-heure à près le soleil couché je passerai devant cette porte, et je dirai trois foix le nom du détenu, Goranez, Goranez, Goranez, a la troisieme foix vous me remettrez un sac de trois mille pistoles. Monsieur Goranez n'est plus à Segovie, mais dans une prison de Madrid. Son sort sera décidé avant le milieu de la même nuit. Voila ce que j'avois à dire, ma commission est finie. ” En même tems l'homme masqué se leva et partit.

Je savois ou je croyois savoir que Madame Santarez n'avoit aucun moyen pécuniaire. Je me proposai donc d'avoir recours à don-Belial. Je me contentai de dire à ma charmante hotesse que Don Christophe ne venoit plus chez elle, parce qu'il étoit devenu suspect à ses superieurs, mais que j'avois moi-même des intelligences avec les bureaux, et que j'avois tout lieu d'esperer un entier succès.

---

<sup>25</sup> La moitié de p. qui suit est restée bl.

L'espoir de sauver son pere remplit Madame Santarez de la joye la plus vive. Elle ajouta la reconnoissance, à tous les sentiments que je lui inspirois déjà. L'abandon de sa personne lui parut moins criminel. Un bienfait aussi grand paroisoit devoir l'absoudre. Des delices nouvelles occuperent encore tous nos moments. Je m'en arachai une nuit pour aller voir Don Béliat " Je vous atendois /:me dit il:/ je savois bien que vos scrupules ne dureroient guere et vos remords encore moins. Tous le[s] fils d'Adame son faits de la même pate. Mais je ne m'atendois pas que vous fussiez si tôt las de plaisirs, tels que ne les ont jamais goûté les rois de ce petit globe qui n'avoient pas ma bomboniere.

— Helas Seigneur Belial /:lui répondis-je:/ une partie de ce que vous dites n'est que trop véritable, mais il ne l'est point que mon état me lasse. Je crains au contraire que s'il venoit à finir [la vie] n'eut plus de charmes pour moi.

— Cependant /:me dit Don Belial:/ vous etes venu me demander trois mille pistoles pour sauver le sieur Goranez et dès que celui ci sera justifié il prendra chez lui sa fille et ses petites filles, il a déjà disposé de leur main en faveur de deux Commis de son bureau. Vous verez dans les bras de ces heureux époux deux objets charmants, qui vous avoient sacrifié leur innocence et qui pour prix d'une telle ofrande ne demandoient qu'une part aux plaisirs dont vous étiez le centre. Plutôt inspirées par l'emulation que par la jalousie chacune d'elles etoit heureuse du bonheur qu'elle vous avoit donné, et jouissoit sans envie de celui que vous deviez à l'autre. Leur mere, plus savante et non moins passionnée pouvoit grace à ma bomboniere voir sans humeur le bonheur des ses filles. Après de tels moments que ferez vous le reste de vôtre vie ? Irez vous rechercher les legitimes plaisirs de l'hymen, ou soupirer le sentiment près d'une coquete qui ne pourra même vous prometre l'ombre des voluptés, qu'aucun mortel avant vous n'avoit connu. ”

Ensuite Don Belial changeant de ton me dit “ Mais non j'ai tort, le pere de Madame Santarez est reellement innocent. Et il est en votre pouvoir de le sauver. Le plaisir de faire une bonne action doit l'emporter sur tous les autres.

— Monsieur /:lui répondis-je:/ vous parlez bien froidement des bonnes actions, et bien chaudement des plaisirs qui après tout sont ceux du péché. On diroit que vous voulez mon éternelle perdition. Je suis tenté de croire que vous êtes... ”

Don Belial ne me laissa point achever “ Je suis /:me dit il:/ l'un des principaux membres d'une association puissante, dont le but est de rendre les hommes heureux en les guérissant de vains préjugés, qu'ils sucent avec le lait de leur nourrice, et qui les genent ensuite dans tous les désirs ; nous avons publié de très bons livres, où nous prouvons admirablement, que l'amour de soi est le principe de toutes les actions humaines, et que la douce pitié, la pitié filial, l'amour brulant et tendre, la clemence dans les rois sont autant de raffinements de l'egoïsme. Or si l'amour de soi même est le mobile de toutes nôt actions, l'accomplissement de nôt propres désirs en doit être le but naturel. Les législateurs l'ont bien senti. Ils ont écrit les loix de maniere à ce qu'elle pussent être éludées et les intéressés n'y manquent guere.

— Eh ! quoi /:lui dis-je:/ Seigneur Belial ne regardez vous pas le juste et l'injuste comme des qualités réelles

— Ce sont /:me répondit-il:/ des qualites relatives. Je vous le ferai comprendre avec le secours d'un apolloque.

Des insectes tres petits rempoient sur le somet de hautes herbes, l'un d'eux dit aux autres “ Voyez ce Tigre couché près de nous. C'est le plus doux des animaux. Jamais il ne nous fait de mal. Le mouton au contraire est un animal féroce, s'il en venoit un il nous dévoreroit avec l'herbe qui nous sert d'asyle. Mais le Tigre est juste il en<sup>26</sup> vengeroit. ”

Vous pouvez en conclure Seigneur Hervas que toutes les idées du juste est de l'injuste, du bien et du mal, son relatives, et nullement absolues ou générales. Je conviens avec vous qu'il y a une sorte de satisfaction niaise attachée à ce qu'on appelle les bonnes actions. Vous en trouverez surement à sauver le bon Monsieur Goranez qui est accusé injustement. Vous ne devez pas hésiter à le faire si vous etes

---

<sup>26</sup> *Surch.* : nou

las de vivre avec sa famille. Faites vos réflexions, vous en avez le temps. L'argent doit être remis samedi une demi heure après le coucher du soleil. Soyez ici dans la nuit de vendredi au samedi, les trois mille pistoles seront prêtes à minuit précis. Adieu agréez encore cette bomboniere. ”

Je retournai chez moi, et chemin faisant je mangeai quelques pastilles. Madame Santarez et ses filles m'atendoient et ne s'étoient pas couchées. Je voulus parler du prisonnier. On ne m'en donna pas le temps... Mais pourquoi revelerois-je tant de forfaits honteux. Il vous suffira de savoir qu'abandonnés à des désirs sans frein. Il n'étoit plus en notre pouvoir de mesurer le temps et de compter les jours. Le prisonnier fut entierement oublié.

La journée du samedi alloit finir, le soleil couché derrier les nuages, me parut jeter dans le ciel, des reflets couleurs de sang, des éclaires soudains me faisoient tressalir, je cherchois à me rappeler ma dernière conversation avec Don Belial. Tout à coup, j'entens une voix creuse et sepulcrale repeter trois fois “ Goranez, Goranez, Goranez ”.

“ Juste ciel !/s'ecria Madame Santarez:/ Est ce un Esprit du ciel, ou de l'enfer. Il m'avertit que mon pere n'est plus. ” J'avois perdu connoissance lorsque je l'eus retrouvée je pris le chemin du Mansanarez pour faire une dernière tentative auprès de Don Belial. Des Alguasils m'arreterent, et me conduisirent dans un quartier que je ne connoissois pas du tout, et dans une maison que je ne connoissois pas davantage, mais que je vis bientôt être pour une prison. On me mit des fers et l'on me fit entrer dans un obscur caveau.

J'entendis près de moi, un bruit de chaines. “ Est [*sic*] le jeune Hervas ? /:me demanda le compagnon de mon infortune:/

— Oui /:lui répondis-je:/ Je suis Hervas et je reconnois au son de ta voix que tu est Cristophe Sparados. As tu des nouvelles de Goranez. Etoit il innocent ?

— Il étoit innocent /:dit Don Cristophe:/ mais son accusateur avoit ourdi sa trame avec un art qui métoit dans sa main sa perte ou son salut. Il lui demandoit trois mille pistoles. Goranez n'a pu se le[s] procurer, et vient de s'étrangler en prison. On m'a donné aussi le choix de m'étrangler, ou de passer le reste de mes jours au chateau de Laroche sur la côte d'Afrique. J'ai choisi le dernier parti et je me propose de m'échaper dès que je le pourai et de me faire Mahométan. Quant à toi mon ami tu vas avoir la question extraordinaire pour te faire avouer des choses dont tu n'as aucune idée. Mais la liaison avec Madame Santarez fait suposer, que tu es instruit, et complice de so[n] pere. ”

Qu'on se représente un homme dont le corps et l'ame étoient également amolis dans le[s] voluptés, et cet homme menacé des horreurs d'un suplice cruellement prolongé. Je crus déjà ressentir les douleurs de la torture. Mes cheveux se dressent sur ma tête, le frisson de la terreur pénétra mes membres ils n'obeïrent plus à ma volonté, mais au[x] mouvement[s] soudains d'impulsions convulsives

Un géolier entra dans la prison, et vint chercher Sparadoz, celui ci en s'en allant me jetta un poignard, je n'eus pas la force de le saisir encor moins aurois-je cru [*sic*] celle de me poignarder. Mon désespoïr étoit de telle nature que la mort elle meme ne pouvoit me rassurer.

“ Oh ! Belial /:m'ecriai-je:/ Belial je sais bien qui tu es, et pourtant je t'invoque

— Me voici /:s'écria l'esprit immonde:/ Prends ce poignard, fais couler ton sang, et signes le papier que je te présente.

— Ah ! bon ange /:m'écriai-je alors:/ m'avez vous tout à fait abandonné ?

— Tu l'invoque trop tard /:s'ecria Satan, grinçant les dents et vomissant la flâme:/ ” En même temps il imprima sa grife sur mon front. J'y sentis une douleur cuisante et je m'évanouis ou plutôt je me croyois évanoui, mais j'étois réellement en extase. Une lumiere soudaine éclaira la prison. Un Cherubin aux ailes brillantes me présenta un miroir et me dit “ Vois sur ton front le Thau renversé. C'est le signe de la reprobation. Tu le veras à d'autres pécheurs, tu en ramenera douze dans la voye du salut et tu y rentreras toi même, prends cet habit de pellerin et suis moi. ”

Je me reveillai ou je crus me reveiller et reellement je n'étois plus dans la prison, mais sur le grand chemin qui va en Galice. J'étois vetu en Pellerin.

Bientôt à près une troupe de Pellerins vint à passer. Ils alloient à Saint Jaques de Compostelle. Je me joignis à eux et je fis le tour de tous les lieux saints de saints [*sic*] de l'Espagne. Je voulois passer

en Italie et visiter l'Orete. J'étois dans les Asturies, je pris ma route par Madrid et je cherchai la maison de Madame Santarez je ne pus la retrouver, bien que je ne reconnusse toutes celles du voisinage. Ces fascinations me prouvent que j'étois encore sous la puissance de Satan. Je n'osai pousser plus loin mes recherches.

Je visitai quelques églises, puis j'allai au bon-retiro. Ce jardin étoit absolument désert. Je n'y vis qu'un seul homme, assis dans un banc. La grande croix de Malte brodée sur son manteau me prouva qu'il étoit un des principaux membres de l'ordre, il paroissoit reveur, et même comme immobile à force d'être plongé dans sa reverie.

En l'approchant de plu près il me parut voir sous ses pieds un abime dans le quel sa figure se peignoit renversée comme il arrive à ceux qu'on voit près de l'eau, mais ici l'abime paroissoit rempli de feu.

Lorsque j'approchai davantage l'illusion optique n'eut plus lieu, mais en observant cet homme je vis qu'il avoit au front le Thau renversé, signe de réprobation que le chérubin m'avoit fait voir dans le miroir sur mon propre front.

Comme le Boemien<sup>27</sup>

### TRENTE SEPTIEME JOURNÉE.<sup>28</sup>

#### SUITE DE L'HISTOIRE DE HERVAS PELLERIN REPROUVÉ.

Il me fut aisé de comprendre que je voyois un des douzes pécheurs qui devoient être par moi ramenés dans la voye du salut. Je cherchai à gagné la confiance de celui ci. Je l'obtins lorsqu'il fut convaincu, que mon motif n'étoit point une vaine curiosité. Il étoit nécessaire qu'il me fit son histoire. Je la lui demandai et il la comença en ces termes

#### HISTOIRE DU COMANDEUR DE TORALVA.

Je suis entré dans l'ordre de Malte avant d'être sorti de l'enfance, ayant été reçu comme l'on dit, *de pagerie*. Les protections que j'avois en cour m'obtinent l'avantage de tenir galere à vingt cinq ans et le grand maître étant l'année suivante entré en *Donnaison* me conféra la meilleure comanderie de la langue d'Arragon. Je pouvois donc et je puis encore prétendre aux premières dignités de l'ordre. Mais comme on n'y parvient que dans un âge avancé et qu'en atendant, je n'avois absolument rien à faire. Je suivis l'exemple de nos premiers baillifs, qui peut être eussent dû m'en donner un meilleur, en un mot je m'occupai à faire l'amour. Ce que je regardois alors comme un péché des plus véniels, et plut au ciel que je n'en eusse point commis de plus grave. Celui que j'ai à me reprocher est un emportement coupable, qui m'a fait braver ce que notre religion a de plus sacré. Je n'y pense qu'avec efroy mais n'enticipons point.

Vous saurez donc que nous avons à Malte quelques familles nobles de l'isle qui n'entrent point dans l'ordre et n'ont aucune rélation avec les chevaliers de quelque rang que ce soit. Ne reconnoissant que le grand maître qui est leur souverain et le chapitre qui est son conseil.

Après cette classe il en vient une mitoyenne qui exerce les employes et recherche la protection des chevaliers. Les dames de cette classe se donnent à elles mêmes et sont désignées par le titre *d'honorates*, qui en Italien veut dire honorées. Et surement elles le méritent par la decence, qu'elles mettent dans leur conduite et s'il faut tout vous dire, par le mystere, qu'elle metent dans leurs amours

---

<sup>27</sup> La moitié de p. qui suit est restée bl.

<sup>28</sup> La moitié de p. qui suit est restée bl.

Une longue experience a prouvé aux dames honorates que le mystere étoit incompatible avec le caractere des chevaliers françois ou du moins qu'il étoit infiniment rare, de leur voir reunir la discrétion à toutes les belles qualités qui les distinguent. Il en est résulté que les jeunes gens de cette nation acoutumés en tout pays à de brillants succes près du sèxe doivent à Malte se borner à des prostituées. Les chevaliers Allemands, d'ailleurs peu nombreux sont ceux qui plaisent le mieux aux honorates, et je crois qu'ils le doivent à leur tein blanc et rosé. Après eux ce sont les Espagnols et je crois que nous le devons à nôtre caractere, qui passe avec raison pour être honnete et sûr.

Les Chevaliers François, mais surtout les caravanistes se vengent des honorates en les raillant de toutes manières, surtout en dévoilant leurs intrigues secrets. Mais comme ils font bande à part et qu'ils négligent d'apprendre l'Italien qui est la langue du pays. Tout ce qu'ils disent ne fait pas grande sensation.

Nous vivions donc en paix ainsi que nôt honorates, lorsqu'un vaisseau de France nous amena le Comandeur de Foulequère de l'ancienne maison de[s] sénéchaux de Poitou, issus des Comtes d'Angoulême. Il avoit été d'autre foix à Malte et toujours il avoit eu des affaires d'honneur. Aprésent il venoit solliciter le généralat des galeres. Il avoit passé trente cinq ans, en consequence on s'atendoit à le trouver plus rassis. En efet le comandeur n'étoit pas quereleur et tapageur comme il l'avoit été. Mais il étoit hautin imperieux, et même factieux, pretendant à plus de considération que le grand maitre lui même.

Le Comandeur ouvrit sa maison. Les chevaliers François s'y rendoient en foule. Nous y alions peu, et nous finimes par n'y pas aller du tout, parce que nous y trouvions la conversation établie sur des sujets qui nous etoient désagréables. Entre autres sur le[s] *honorates* que nous aimions et respections.

Lorsque le Comandeur sortoit on le voyoit entouré de jeunes Caravanistes. Souvent il les menoit dans la rue étroite. Leur monroit les endroits où il s'étoit batû, et leur racontoit toutes les circonstances de ses duels.

Il est bon de vous dire que selon nos usages, le duel est defendu à Malte excepté dans *la rue étroite* qui est une ruelle où nulle fenetre ne donne. Elle n'a qu'autant de largeur qu'il en faut pour que deux hommes puissent se metre en garde et croiser leurs fers. Ils ne peuvent reculer. Les adversaires se metent en large de la rue, leurs amis arretent les passants et empechent qu'on ne les trouble. Cet usage a été autre foix introduit pour empecher les assassinats, car l'homme qui croit avoir un ennemi ne passe pas par la rue étroite, et si l'assassinat étoit commis ailleurs, on ne pourroit plus le faire passer pour une rencontre. D'ailleurs il y a peine de mort pour qui viendroit, dans la rue étroite avec un poignard. Le duel est donc non seulement toléré à Malte, mais même permis. Cependant cette permission est pour ainsi dire tacite. Et loin d'en abuser on en parle avec une sorte de honte, comme d'un attentat contraire à la charité chrétienne, et malséant dans le chef lieu d'un ordre Monastique.

Les promenades du Comandeur dans *la rue étroite* etoient tout à fait déplacés. Elles eurent le mauvais efet de rendre les Caravanistes françois tres quereleurs, et d'eux memes ils y etoient assez portés.

Ce mauvais ton alla en augmentant. Les chevaliers Espagnols augmenterent aussi de reserve. Enfin, ils se rassemblerent chez moi, et me demanderent ce qu'il y avoit à faire pour arreter une petulance, qui devenoit tout à fait intolérable. Je remerciai mes compatriotes de l'honneur qu'ils me faisoient en m'accordant leur confiance. Je leur promis d'en parler au comandeur, lui representant la conduite des jeunes gens françois, comme une sorte d'abus dont lui seul pouvoit arreter les progrès par la grande considération et le respect qu'on avoit pour lui dans les trois langues de sa nation. Je me prometois de metre dans cette explication tous les égards dont elle etoit susceptible, mais je n'esperois pas qu'elle put finir sans un duel, cependant comme le sujet de ce combat singulier me fesoit honneur, je n'etois pas trop fâché de l'avoir. Enfin je crois que je me laissai aller à une sorte d'antipathie que j'avois pour le Comandeur

Nous etions alors dans la semaine sainte, et il fut convenu que mon entrevue avec le Comandeur

n'auroit lieu que dans une quinzaine de jours. Je crois qu'il<sup>29</sup> eut connoissance de ce qui s'étoit passé chez moi, et qu'il vouloit me prevenir en me faisant une querelle.

Nous arivames au vendredi saint. Vous savez que selon l'usage Espagnol si l'on s'intéresse à une femme, on la suit ce jour là d'église en eglise pour lui présenter l'eau bénite. On le fait un peu par jalousie, crainte qu'un autre ne la présente, et ne prene cette occasion de lier connoissance. Cet usage Espagnol s'étoit introduit à Malte. Je suivois donc une jeune *honorate* à qui j'étois attaché depuis plusieurs années. Mais de la première Eglise où elle entra, le Comandeur l'aborda avant moi, se place entre nous, me tournant le dos, et se reculant quelque fois pour me marcher sur les pieds ce qui fut remarqué.

Au sortir de l'église j'abordois mon homme d'un air indiferent et comme pour lui parler des nouvelles. Je lui demandai ensuite dans quelle église il comptoit aller ? Il me la nomma. Je m'ofris de lui montrer un chemin plus court. Je le menai sans qu'il s'en apercut dans la rue étroite. Lorsque nous y fumes je tirai l'épée, bien sûr d'ailleurs, que personne ne nous troubleroit en un jour comme celuilà, où tout le monde est aux Eglise.

Le Comandeur tira aussi son épée, mais il en baissa la pointe " Eh quoi /:me dit il:/ un vendredi saint " Je ne voulus rien entendre.

" Ecoutez /:me dit il:/ il y a plus de six ans que je n'ai fait mes dévotions. Je suis épouvanté de l'état de ma conscience. Dans trois jours... "

Je suis d'un naturel paisible et vous savez que les gens de ce caractere une fois irrités n'entendent plus raison. Je forçai le comandeur à se metre en garde, mais je ne sais quelle terreur se peignoit dans ses traits. Il se mit contre le mur, comme si prévoyant qu'il seroit renversé, il cherchoit déjà un apui. En efet dès le premier coup, j'alongeai mon épée et la lui passai au travers du corps. Il baissa sa pointe s'appuya contre la muraille et dit d'une voix mourante " Je vous pardonne, puisse le ciel vous pardonner. Portés mon épée à Tete-Foulque, et faites dire cent messes dans la chapelle du chateau. " Il expira je ne fis pas dans le moment une grande attention à ses dernieres parolles, et si je les ai retenues, c'est que je les ai entendues repeter depuis. Je fis ma déclaration dans la forme usitée. Je puis dire que devant les hommes, mon duel ne me fit aucune tort. Foulquere étoit détesté, et l'on trouva qu'il avoit mérité son sort. Mais il me parut que devant Dieu mon action étoit tres coupable. Surtout à cause de l'omission des sacrements et ma conscience me faisoit de cruels reproches. Ceci dura huit jours.

Dans la nuit du vendredi au samedi, je fus réveillé en sursaut et regardant autour de moi, il me parut que je n'étois pas dans ma chambre, mais au milieu de la *rue étroite* et couché sur le pavé. Je m'etonois d'y être lorsque je vis distinctement le Comandeur apuyé contre le mur. Le spectre eut l'air de faire un effort pour parler et me dit " Portez mon épée à Tete-Foulque et faites dire cent messes dans la chapelle du chateau. " A peine eu-je entendu ces parolles que je tombai dans un someil léthargique. Le lendemain je m'evellai dans ma chambre et mon lit, mais j'avois parfaitement conservé le souvenir de ma vision.

La nuit d'après je fis coucher un valet dans ma chambre, et je ne vis rien, non plus que les nuits suivantes. Mais dans la nuit du vendredi au samedi j'eus encore la même vision, avec la diference que je vis mon valet couché sur le pavé a quelques pas de moi. Le spectre du Comandeur m'aparut et me dit les memes choses. La même vision se répeta ensuit tous le[s] vendredis. Mon valet alors révoit qu'il etoit couché dans la *rue étroite* mais d'ailleurs il ne voyoit ni n'entendoit le Comandeur.

Je ne savois d'abord ce que c'étoit que *Tete Foulque* où le Comandeur vouloit que je portasse son épée. Des chevaliers Poitevins m'apprirent que c'étoit un chateau situé à trois lieu de Potier, au milieu d'un[e] forêt, qu'on en racontoit dans les pays bien des choses extraordinaires, et qu'on y voyoit aussi bien des objets curieux tels que l'armure de Foulque Taillefer, et les armes des chevaliers qu'il avoit tué. Et que c'étoit même un usage dans la maison des Foulequere d'y déposer les armes qui leur avoient servi soit à la guerre soit dans les combats singuliers. Tout ce ci m'intressoit mais il falloit songer à ma conscience.

---

<sup>29</sup> *Biffé* : est

J'allai à Rome et me confessai au grand pénitencier. Je ne lui cachai pas ma vision dont j'étais toujours obsédé. Il ne me refusa pas l'absolution, mais il la donna conditionnelle, à près ma pénitence faite. Les cent messes au chapelle de Tete Foulque en faisoient partie. Mais le ciel accepta l'ofrande, et dès le moment de la confession je cessai d'être obsédé par le spectre du Comandeur. J'avois apporté de Malte son épée, et je pris aussitôt que je le pus le chemin de la France.

Arrivé au Poitier je trouvai qu'on y étoit informé de la mort du Comandeur, et qu'il n'y étoit pas plus régréte qu'à Malte. Je laissai mon équipage en ville, je pris un habit de pellerin et un guide. Il étoit convenable d'aller à pied, mais aussi bien le chemin de Tete Foulque n'étoit pas praticable pour les voitures.

Nous trouvames la porte du donjon fermée, nous sonames long tems au béfroy enfin le chatelain parut. Il étoit le seul habitant de Tete Foulque avec un hermite qui desservoit la chapelle, et que nous trouvames faisant sa priere. Lorsqu'il eut fini, je lui dis que j'étois venu lui demander cent messes. En même tems je déposai mon ofrande sur l'autel. Je voulus y laisser aussi l'épée du Comandeur, mais le chatelain me dit qu'il falloit la metre dans l'*Armerie*<sup>30</sup> ou sale des armes avec toutes les épées des Foulqueres tués en duel et de ceux qu'ils avoient tués, que tel étoit l'usage consacré. Je suivis le Chatelain dans l'*Armérie*<sup>31</sup> où je trouvai en effet des épées de toutes tailles ainsi que des portraits à commencer par le portrait de Foulque Taillefer Comte d'Angouleme en<sup>32</sup> le quel fit batir Tete Foulque pour un sien fils manzier /:c'est à dire batard:/ le quel fut Senechal de Poitou, et so[u]che des Foulquere de tête foulque.

Les portraits du Senechal et de sa femme étoient aux deux cotés d'une grande cheminée placée dans l'angle de l'*Armerie*. Ils étoient d'une grande vérité, les autres portraits étoient également bien peints quoique dans le style du tems. Mais aucun n'étoit aussi frappant que celui de foulque taillefer. Il étoit peint en bufle, l'épée à la main et saisissant sa rondache que lui présentoit un ecuyer. La plus part des épées étoient attachées au bas de ce portrait, où elles formoient une sorte de faisceau.

Je priai le chatelain de faire du feu dans cette sale et d'y porter mon souper " Quant au souper, /:me répondit il:/ je le veux bien, mais mon cher pellerin je vous engage à venir coucher dans ma chambre. "

Je demandai le motif de cette précaution. " Je m'entens /:répondit le chatelain:/ et je vais toujours vous faire un lit auprès du mien " J'acceptai sa proposition avec d'autant plus de plaisir que nous étions au vendredi et que je craignois un retour de ma vision.

Le Chatelain alla s'occuper de mon souper, et je me mis à considerer les armes et les portraits. Ceux ci, comme je l'ai dit étoient peints avec beaucoup de vérité. À mesure que le jour baissoit les draperies d'une sombre couleur se confondoient dans l'ombre avec le fond obscur du tableau, et le feu de la cheminée ne fesoit distinguer que les visages. Ce qui avoit quelque chose d'éfrayant, ou peut être cela me parut ainsi, parce que l'état de ma conscience me donnoit un efroy habituel.

Le chatelain apporta mon soupé qui consistoit en un plat de truites, pechées dans un ruisseau voisin. J'eus aussi une bouteille d'un vin assez bon. Je voulois que l'hermite se mit à table avec moi, mais il ne vivoit que d'herbes cuites à l'eau.

J'ai toujours été exact à dire mon bréviaire, qui est d'obligation pour les chevaliers Profes du moins en Espagne. Je tirai donc mon bréviaire de ma poche ainsi que mon rosaire et je dis au chatelain que n'ayant point encore someil, je restois à prier jusqu'à ce que la nuit fut plus avancée, et qu'il eut seulement à me montrer ma chambre. " À la bonne heure /:me répondit il:/ l'hermite à minuit viendra faire sa priere dans la chapelle atenante. Alors vous descendres ce petit escalier et vous ne pourez manquer ma chambre, dont je laisserai la porte ouverte, ne restez pas ici après minuit. "

Le chatelain s'en alla. Je me mis à prier et de tems en tems à metre quelque buche dans le feu. Mais je n'osai trop regarder dans la sale, car les portraits me sembloient prendre un air tout à fait vivant. Si

---

<sup>30</sup> *Surch.* : *Amerie*

<sup>31</sup> *Surch.* : *Amerie*

<sup>32</sup> Un espace libre a été ménagé.

j'en fixois un de suite il me paroissoit cligner les yeux et tordre la bouche. Sur tout le Sénéchal et sa femme qui étoient des deux cotés de la cheminée, je crus voir qu'ils me jetoient des regards pleins de couroux, et qu'en suite ils se regardoient l'un l'autre. Un coup de vent soudain, ajouta à mes terreurs, car non seulement il ebranla les fenestres, mais il agita les faisceaux d'armes et leurs cliquetics me faisoient tressaillir. Cependant je priois avec ferveur.

Enfin j'entendis l'hermite psalmodier, et lorsqu'il eut fini je descend[is] l'escalier pour gagner la chambre du Chatelain. J'avois en main un bout de chandelle, le vent l'éteignit, je remontai pour la ralumer. Mais quel fut mon etonnement, de voir le Sénéchal et la Senéchale descendu de leurs cadres et assis au coin du feu. Ils causoient familièrement et l'on pouvoit entendre leur discours " Ma mie /:disoit le Sénéchal:/ que vous semble d'icelui Castillan qui a occis le Comandeur sans lui octroyer confession ?

— Me semble /:répondit le spectre féminin:/ me semble mamour avoir en ce fait félonie et mauvaiseté. Ains cuï dai-je Messire Taillefer ne laissera le Castillan partir du chatel sans le gant lui jeter. ”

Je fus très éfrayé, et me jetai dans l'escalier, je cherchai la porte du chatelain et ne pus la trouver à tatons. J'avois toujours en main ma chandele éteinte. Je songeai à la ralumer et me rassurer un peu, je tachai de me persuader à moi même, que les deux figures que j'avois vues à la cheminée n'avoient existées que dans mon imagination. Je remontai l'escalier et m'arretant à la porte de l'*Armérie* je vis qu'effectivement les deux figures n'étoient point auprès du feu, où j'avois cru les voir. J'entraï donc har[d]iment, mais à peine avois je fait quelque pas, que je vis au milieu de la sale Messire taillefer en garde et me présentant la pointe de son épée. Je voulus retourner à l'escalier, mais la porte étoit occupée par une figure d'ecuyer, qui me jeta un gantelet. Ne sachant plus que faire je me saisis d'une épée, que je pris dans un faisceau d'armes, et je tombai sur mon phantastique adversaire. Il me parut même l'avoir pour fendu en deux, mais aussitôt je recus au dessous du cœur un coup de pointe qui me brula comme eut fait un fer rouge. Mon sang inonda la sale et je m'évanouis.

Je me reveillai le matin dans la chambre du Chatelain. Ne me voyant pas venir il s'étoit muni d'eau bénite et étoit venu me chercher il m'avoit trouvé étendu sur le parquet sans connoissance mais sans aucune blessure celle que j'avois cru recevoir n'étoit qu'une fascination. Le Chatelain ne me fit pas de questions et me conseilla seulement de quitter le Chatel.

Je partis et pris le chemin de l'Espagne. Je mis huit jours jusqu'à Bayone, j'y arrivai un vendredi et me logeai dans une auberge. Au milieu de la nuit je m'éveillai en sursaut, et je vis devant mon lit Messire Taillefer qui me menacoit de son épée. Je fis le signe de la croix, et le spectre parut se fondre en fumée. Mais je sentis le même coup d'épée que j'avois cru recevoir au chatel de Tete foulque. Il me parut que j'étois baigné dans mon sang je voulus appeller et quitter mon lit, l'un et l'autre m'étoit impossible. Cette angoisse inexprimable dura jusqu'au premier chant du coq. Alors je me rendormis, mais le lendemain je fus malade et dans un état à faire pitié. J'ai eu la même vision tous les vendredis. Les actes de dévotion n'ont pu m'en délivrer. Ma mélancolie me conduira au tombeau et j'y descendrai avant d'avoir pû me délivrer de la puissance de Satan un reste d'espérance en la miséricorde divine me soutient encore et me fait supporter mes maux.

Le Comandeur de Toralva finit ici sa relation, ou plutôt ce fût le pellerin reprouvé, qui après l'avoir faite à Cabronez reprit en ces termes le fil de sa propre histoire.

#### SUITE DE L'HISTOIRE DU PELLERIN REPROUVÉ.

Le Comandeur de Toralva étoit un homme religieux quoique il eut manqué à la religion, en se battant sans permettre à son adversaire de metre ordre à sa conscience. Je lui fis aisement comprendre que s'il vouloit reellement se délivrer des obsessions de Satan. Il falloit visiter les lieux saints, que le pecheur ne va jamais chercher sans y trouver les consolations de la grace.

Toralva se laissa facilement persuader, nous avons visité ensemble les lieux saints de l'Espagne. Ensuite nous avons passé en Italie. Nous avons vu Lorete et Rome. Le grand pénitencier lui a donné

non plus l'absolution conditionel, mais général, et accompagnée de l'indulgence Papal. Toralva complètement délivré est allé à Malte, et je suis revenu à Madrid d'où je suis venu à Salamanque. Dès la premier foix que je vous ai vu, j'ai distingué sur votre front le signe de la réprobation et toute votre histoire m'a été révélée. Le Comte de Penna Flor avoit veritablement le dessein de seduire toutes les femmes et de les posséder. Mais il n'en avoit seduit ni possédé aucune, n'ayant jamais commis que des péchés d'intention, son ame n'étoit point en danger. Mais depuis deux ans il avoit négligé les devoirs de la religion il alloit y satisfaire lorsque vous l'avez fait assassiner, ou du moins vous avez contribué à son assassinat. Voilà les causes de l'obsession dont vous êtes tourmanté. Il n'est qu'un moyen de vous en délivrer. C'est de suivre l'exemple du Comandeur. Je vous servirai de Guide vous savez que mon propre salut y est interessé.

Cabronez se laissa persuader. Il visita les lieux saints de l'Espagne puis l'Italie. Il fut deux ans dans ces pèlerinages. Madame Cabronez passa ce tems à Madrid, où s'étoient établies sa mere et sa sœur.

Cabronez revint à Salamanque où il trouva sa maison dans le meilleur ordre, et son épouse fort embellie aimable et douce. Au bout de deux mois. Elle alla encore à Madrid voir sa mere et sa sœur, puis elle revint à Salamanque et finit par y rester tout à fait lorsque le Duc d'Arcos a été nommé à l'ambassade de Londres.

Ici le chevalier de Toledé prit la parole et dit " Monsieur Busqueros je ne vous en tiens pas quite, je veux avoir la fin de cette histoire et savoir ce que Madame Cabronez est devenue

— Elle est devenue veuve /:dit Busqueros:/ puis elle s'est remarié et sa conduite est exemplaire. Mais tenez la voilà qui vient par ici, et je crois qu'elle prend le chemin de vôtre maison.

— Que dites vous /:s'écria Toledé:/ Mais celle que vous voyez est Madame Uscariz. Ah la bonne piece elle m'avoit persuadé que j'étois sa premiere inclination, elle me le payra "

Le Chevalier qui vouloit être seul avec sa maitresse se hatta de nous renvoyer.

### TRENTE HUITIEME JOURNÉE.

On se rassembla à l'heure acoutumée et le chef se trouvant de loisir, reprit en ces termes la suite de sa narration.

#### SUITE DE L'HISTOIRE DU CHEF BOEMIEN.

Le Chevalier de Toledé instruit de la veritable histoire de Madame Uscariz s'amusa quelque tems à lui parler de Frascheta Cabronez, comme d'une personne charmante, qu'il eut désiré connoitre et qui seule pouvoit le rendre heureux, et qui seule eut pû l'attacher et le fixer. Ensuite il se lassa de ce badinage ainsi que de Madame Uscaritz elle même.

On lui destinoit le prieuré de Castille, il vint à vaquer, il se hata d'aller à Malte, je perdis pour un tems un protecteur qui pouvoit s'opposer aux projets que Busqueros avoit formé contre le grand encrier de mon pere. Je fus spectateur de toute cette intrigue, sans pouvoir y metre d'obstacle, et voici comment se passa la chose.

Je vous ai dit au comencement de mon histoire, que mon père alloit tous les matins prendre l'air, sur un balcon qui regardoit la rue de Toledé, ensuite il alloit à un autre balcon qui donnoit sur la ruelle, et lorsqu'il apercevoit les voisins vis à vis il les saluoit en leur disant *Agour*. Il n'aimoit point à rentrer chez lui sans avoir place son salut. Les voisins pour ne pas le retenir trop long tems, s'empressoient à venir recevoir son compliment, d'ailleurs il n'avoit avec eux aucune rélation. Ces bons voisins délogerent et furent remplacés par Mesdames Cimientots parentes éloignées de Don Roque Busqueros. Madame Cimiento, la tante, étoit une personne de quarante ans, dont le tein étoit fraix, l'air doux et composé. Mademoiselle Cimiento la nièce étoit grande et bien faite, elle avoit d'assez beaux yeux et de très beaux bras.

Les deux dames prirent possession de leur appartement aussitôt qu'il fut vaquant, et le lendemain,

lorsque mon père vint au balcon de la ruelle, il fut charmé de [les] voir au balcon vis à vis, qui reçurent son salut et le lui rendirent de l'air le plus gracieux. Cette surprise eut pour lui quelque chose d'agréable. Neanmoins il se retira dans son appartement et les dames se retirèrent de leur côté.

Ce commerce de politesse, resta sur le même pied pendant huit jours. Au bout de ce tems mon père découvrit dans la chambre de Mademoiselle Cimiento un objet qui piqua sa curiosité. C'étoit une petite armoire vitrée, garnie de bocaux et de flacons de cristal. Les uns sembloient remplis des couleurs les plus éclatantes, à l'usage de la teinture, d'autres de sable d'or d'argent et d'azur, d'autres d'un vernis doré. L'armoire étoit placée près de la fenetre. Mademoiselle Cimiento, vetue d'un simple corset, venoit chercher tantot un flacon, tantôt un autre. Un bras d'albatre sembloit effacer l'éclat des brillantes matieres qu'elle metoit en œuvre. Mais qu'en faisoit elle ? mon père ne le pouvoit deviner. Et il n'avoit pas l'habitude de prendre des informations. Il aimoit mieux ignorer les choses.

Un jour Mademoiselle Cimiento écrivoit très près de la fenetre, son encre etoit épaisse. Elle y versa de l'eau et la rendit, l'encre devint [*sic*] si claire qu'il lui fut impossible de s'en servir. Mon père inspiré par un sentiment de galanterie remplit une bouteille d'encre et la lui envoya. La servante raporta avec beaucoup de remerciements, une boîte de carton qui contenoit douze batons de cire d'Espagne d'autant de couleurs diferentes, on y avoit imprimé des ornements et des devises du plus grand fini. Mon père savoit donc à quoi s'occupoit Mademoiselle Cimiento, et son travail analogue au sien en étoit comme le complement et la derniere main, la perfection de l'aveu des amateurs y etant encore plus rare qu'à l'égard de l'encre, mon [père] rempli d'admiration plia une enveloppe, écrivit une adresse avec sa belle encre, et mit le cachet avec la nouvelle cire. Il s'y imprima parfaitement. Il posa l'enveloppe sur sa table et ne se lassa pas de la contempler. Le soir il alla chez Moreno, un homme qu'il ne connoissoit pas y porta une boete pareille à la siene, garnie d'un même nombre de batons. On en fit l'essai. Ils inspirerent une admiration universelle. Mon pere y pensa toute la soirée, et la nuit il revoit de cire d'Espagne. Le matin il fit son salut accoutumé, et dit comme à l'ordinaire. Il ouvrit même la bouche pour en dire davantage. Cependant il ne dit rien et rentra dans son appartement. Mais il se plaça de manière à voir ce qui se passoit chez Mademoiselle Cimiento. La belle à l'aide d'une loupe examinoit les meubles qu'essuyoit sa servante, et lorsqu'elle y découvroit un brin de poussiere [*sic*]. Mon père étoit fort attaché à la propreté de sa chambre, et le soin qu'il voyoit prendre à son aimable voisine lui donna pour elle beaucoup d'estime

Je vous ai dit que l'occupation principale de mon pere étoit de fumer de[s] cigars et de compte[r] les passants ou les thuiiles du palais d'Albe. Mais déjà au lieu d'y consacrer des heures, il y passoit à peine des minutes, un puissant atrait le ramenoit sans cesse vers le balcon de la ruelle.

Busqueros fut des premiers à être averti de ce changement, et il m'en informa en m'assurant que dans peu, Don Phelipe Avadoro reprendroit son nom et quiteroit le sobriquet de Tintero. Quoique je ne me fusse gu[è]re occupé d'affaires d'interet Je compris confusement que le mariage de mon père ne pouvoit m'être avantageux. J'allai chez ma tante Dalanosa qui en fut tres affligée. Elle mit dans nôtre dans nôtre [*sic*] confidence son oncle le Theatin ; mais ce respectable religieux refusa netement de se meller de cett[e] affaire, disant que le mariage étoit un sacrément d'institution toute divine, et qu'il ne lui étoit pas permis de le rompre il promit cependant de veiller à mes interets et de voir à ce qu'on ne me fit point de tort.

Le chevalier de Toledé auroit pu m'aider mais il etoit à Malte. Je fus donc réduit à etre spectateur de cette intrigue et quelquefois acteur. Car Busqueros me faisoit porter les billets qu'il adressoit à ses parentes, mais il n'y alloit point lui même, et en général Madame Cimiento ne faisoit, ni ne recevoit de visite.

Mon père de son côté sortoit plus rarement de chez lui. Il n'eut point aisement changé de plan de sa journée et renoncé volontairement à frequenter le Theatre. Mais le moindre rhume lui étoit un pretexte de rester à la maison. Ces jours la, il quitoit rarement le côté de la ruelle et voyoit Mademoiselle Cimiento ranger les flacons ou même les batons de cire d'Espagne, ses beaux bras toujours en evidence s'emparerent de son imagination il ne put plus penser à autre chose.

Bientôt un nouvel objet vint exciter sa curiosité. C'étoit une jarre assez semblable à celle où il metoit son encre, mais elle etoit beaucoup plus petite et placée sur un trepied de fer. Des lampes qui

bruloient dessous y entretenoient une chaleur modérée. Bientôt on établit à côté de la jarre deux autres jarres pareilles. Le lendemain lorsque mon père parut au balcon après avoir dit *Agour* il ouvrit la bouche pour demander ce que l'on fesoit avec ses jarres mais comme il n'avoit pas l'habitude de parler il ne dit mot et rentra chez lui.

Tourmanté par la curiosité, il prit le parti d'envoyer à Mademoiselle Cimiento, encore une bouteille d'encre, et on lui renvoya trois flacons de cristal, remplis d'encre rouge, verte et bleue.

Le lendemain mon père alla chez le libraire Moreno. Il y vint un homme employé au bureau des finances. Il avoit sous les bras un état de caisse, sous la forme de tableau ; quelques collones étoient en encre rouge, les titres en encre bleue et les lignes en encre verte. Le commis financier dit qu'il avoit seul la composition de ses encres, et qu'il défioit qui que ce fut de lui en montrer de pareilles.

Quelq'un que mon père ne connoissoit pas s'adressa à lui et dit " Seigneur Avadoro, vous qui faites si bien l'encre noire, sauriez vous faire de telles encres de couleur ? " Mon père n'aimoit point à être interpellé et s'embarassoit facilement. Il ouvrit cependant la bouche pour répondre à la question, mais il ne dit rien et prefera d'aller chez lui chercher les trois flacons. Leur contenu fut très admiré, et le commis financier demanda la permission d'en prendre des echantillons. Mon père comblé de louanges, en raportoit interieurement la gloire à la belle Cimiento, dont il ne savoit pas encore le nom. Rentré chez lui il prit son livre de recete, en trouva trois pour l'encre verte, sept pour la rouge, deux pour la bleue. Tout cela se confondoit dans sa tête. Mais les beaux bras de Mademoiselle Cimiento se peignoient distinctement à son imagination. Ses sens assoupis se reveillerent et lui firent sentir leur pouvoir.

Le lendemain matin mon père, saluant les belles eut enfin une envie décidée de savoir leur nom, et il ouvrit la bouche pour le leur demander, néanmoins il ne dit rien du tout, et rentra dans son appartement.

Ensuite il alla au balcon de la rue de Toledé et vit un homme assez bien mis qui tenoit une bouteille noire à la main, il comprit qu'il venoit lui demander de l'encre et remua bien toute celle de la jarre afin de la lui verser de bonne qualité. Le robinet de la jarre, étoit à un tiers de la hauteur, en sorte qu'on ne risquoit jamais de tirer le gros marc. L'inconnu entra et mon père rempli sa bouteille. Mais cet homme au lieu de s'en aller, mit la bouteille sur une table s'assit et demanda la permission de fumer un cigar. Mon père vouloit repondre, mais il ne dit rien. L'inconnu tira un cigar de sa boete, et l'aluma à une lampe qui étoit sur la table.

L'inconnu n'étoit autre que l'impitoyable Busqueros " Seigneur Avadoro /:dit il à mon père:/ vous composez là une liqueur qui a fait bien du mal dans le monde. Que de complots, que de trahisons, que d'artifices, que de mauvais livres. Tout cela a coulé avec l'encre, sans parler des billets doux et de toutes les petites conspirations, contre le bonheur et l'honneur des époux. Qu'en dites vous Seigneur Avadoro ? Vous n'en dites rien, car d'ordinaire vous n'en dites rien, vous ne parlez pas. C'est égal, je parlerai bien<sup>33</sup> pour deux, et c'est assez mon habitude. A ca M<sup>f</sup> Avadoro metez vous près de moi sur cette chaise, et je vous expliquerai mon idée. Je pretends qu'il sortira de cette bouteille d'encre... " En disant ces mots Busqueros poussa la bouteille et l'encre se rependit sur les genoux de mon père qui alla s'essuyer et se changer. En revenant il trouva Busqueros qui l'atendoit le chapeau à la main pour prendre congé de lui. Mon père charmé de le voir partir lui alla ouvrir la porte. Busqueros sortit en effet, mais il rentra aussitôt. " Eh bien /:dit il:/ Seigneur Avadoro, nous oublions que ma bouteille est vuide, mais ne vous en donnez pa[s] la peine, je ferai moi même cette operation. " Busqueros prit un entonoir le mit au col de la bouteille et ouvrit le robinet. Lorsque la bouteille fut remplie, mon pere alla encore ouvrir la porte, et Busqueros sortit avec empressement, mais tout à coup mon pere s'aperçut que le robinet étoit ouvert et que l'encre couloit dans la chambre. Mon père y courut pour fermer le robinet. Alors Busqueros rentra et sans paroître s'apercevoir du désordre qu'il avoit causé. Il rémit la bouteille d'encre sur la table s'assit sur la chaise, où<sup>34</sup> il avoit déjà été, tira un cigar de sa

---

<sup>33</sup> *Interl.*

<sup>34</sup> *Biffé* : je

boete et l'alluma à la lampe

“ A ca Seigneur Avadoro /:dit il à mon père:/ j'ai entendu raconter que vous aviez eu un fils qui s'étoit noyé dans cette jarre. Ma foi il avoit su nager il s'en seroit tiré. Mais d'où avez vous cette jarre ? je pense que ce [*sic*] du Toboso. C'est une terre excellente, on s'en sert pour la cuisson du Salpêtre, c'est aussi dure que la pierre, permettez que j'essaye avec ce Pilon. ” Mon père voulut empêcher l'essay, mais Busqueros frapa la Jarre qui se brisa et l'encre tombant en cascades, couvrit mon père et tout ce qui étoit dans la chambre sans en excepter Busqueros qui fut fortement éclaboussé

Mon père qui rarement ouvroit la bouche l'ouvrit cependant pour crier de toutes ses forces. Les voisines parurent à leur balcon. “ Ah mesdames /:dit Busqueros:/ Il vient d'arriver un accident affreux. La grande jarre est brisée, la chambre est inondée d'encre et le Seigneur Tintero n'en peut plus. Faites un acte de charité chretiene et recevez nous dans votre chambre. ” Les Dames parurent y consentir avec joye et mon pere malgrez son trouble ressentit quelque plaisir lorsqu'il sut qu'on alloit le rapprocher de la belle dame, qui de loin sembloit lui tendre ses beaux bras, et qui lui sourioit de l'air le plus gracieux.

Busqueros jetta un manteau sur les épaules de mon père, et le fit passer dans la maison de Mes Dames Cimiento. Il y étoit à peine qu'il reçut un message très desagreable. Un marchand d'etofes, qui avoit sa boutique au dessous de lui, vint lui anoncer que l'encre avoit pénétré dans sa boutique, et qu'il avoit fait chercher la justice pour constater le dommage. Le maître de la maison lui fit dire en même tems qu'il ne le souffriroit plus chez lui.

Mon père expulsé de son logement et baigné d'encre faisoit la plus triste mine du monde “ Ne vous affligez pas seigneur Avadoro /:lui dit Busqueros:/ Ces dames ont sur la cour un appartement complet dont elles ne font aucun usage. Je vais y faire transporter vos efets, vous serez tres bien ici, vous y trouverez de l'encre rouge, verte bleue qui vaut bien votre encre noire, mais je ne vous conseille pas de sortir de sitôt. Car si vous allez chez Moreno, chacun vous fera raconter l'histoire de la jarre casse, et vous n'aimez pas trop à parler. Et tenez voila tous les badaux du quartier qui sont dans votre appartement à voir le déluge d'encre, demain dans tout Madrid on ne parlera d'autre chose. ”

Mon pere étoit consterné, mais un coup d'œil gracieux de Mademoiselle Cimiento lui rendit le courage et il alla prendre possession de son appartement. Il n'y resta pas long tems Madame Cimiento vint l'y trouver et lui dit que s'étant consulté avec sa niece elle alloit lui ceder le *quarto principal* c'est à dire l'appartement qui donne sur la rue. Mon père qui aimoit à compter les passants ou les thuiiles du palais d'Albe consentit volontier à ce changement. On lui demanda la permission de laisser les encres de couleur où elles étoient. Mon père exprima son consentement par un signe de tête. Les jarres etoient dans le salon du milieu, Mademoiselle Cimiento alloit, venoit, prenoit des couleurs et ne disoit mot. Le silence le plus absolu régnoit dans la maison. Mon père n'avoit jamais été plus heureux, huit jours se passerent ainsi, le neuvieme Don Busqueros vint rendre visite à mon père et lui dit “ Seigneur je viens vous anoncer une bonne fortune, à la quelle vous pretendiez en secret sans oser vous déclarer. Vous avez touché le cœur de Mademoiselle Cimiento, elle consent à vous donner sa main et je vous ai apporté un papier qu'il faudra signer si vous voulez que les bands soyent publiés dimanche. ”

Mon père très surpris vouloit répondre, Busqueros ne lui en donna pas le tems. “ Seigneur Avadoro /:lui dit il:/ votre prochain mariage, n'est plus un secret, on en est informé à Madrid. Si donc vous avez l'intention de le retarder. Les parents de Mademoiselle Cimiento se rassembleroient chez moi, vous y viendriez et vous leur exposeriez les motifs de ce Retard. C'est un egard dont vous ne pouvez vous dispenser ”

Mon père fut très consterné de l'idée de répondre à toute une assemblée de famille. Il avoit [*sic*] dire quelque chose mais Busqueros ne lui en laissa pas le tems “ Je sais ce que c'est /:lui dit il:/ je vous comprends de reste, vous voulez aprandre vôtre bonheur de la bouche même de Mademoiselle Cimiento. Je la vois venir et je vous laisse ensemble ”

Mademoiselle Cimiento entra d'un air un peu confus et sans oser lever les yeux sur mon père. Elle prit quelques couleurs et les mesla en silence sa timidité eleva le courage de Don Philipe il fixa ses regards sur elle et ne put plus les en détourner. Il la voyoit avec d'autres yeux

Busqueros avoit laissé sur la table le papier relatif à la publication des bands. Mademoiselle

Cimiento s'en aprocha en tremblant, le prit, le lut, puis elle mit sa main sur ses yeux et versa quelques larmes. Mon pere depuis la mort de son épouse n'avoit point pleuré, et bien moins avoit il fait pleurer. Ces larmes qui s'adressoient à lui même le toucherent d'autant plus qu'il n'en devinoit la cause que confusement. Mademoiselle Cimiento pleuroit elle du contenu de ce papier ou du manque de signature ? vouloit elle l'epouser ou non ? Cependant elle pleuroit toujours. La laisser pleurer, etoit trop cruel, la faire expliquer entrenoit une conversation. Mon père prit une plume et signa le papier. Mademoiselle Cimiento lui baisa la main, prit le papier et s'en alla. Elle revint au salon a l'heure accoutumée baisa la main à mon père sans dire un mot et se mit à faire de la cire d'Espagne bleue. Mon père fumoit des cigars et comptoit les thuelles du palais d'Albe. Mon grand oncle Fra Bartholomeo vint sur le midi et porta un contract de mariage où mes interets n'etoient point oubliés. Mon père le signa. Mademoiselle Cimiento le signa baisa la main de mon père et se remit à faire de la cire d'Espagne.

Depuis la destruction du grand encrier mon père n'avoit plus osé se montrer au théâtre et moins encore chez le libraire Moréno. Cette reclusion le fatigait. Trois jours s'etoient passés depuis la signature du contract. Don Busqueros vint proposer à mon père une promenade en caleche. Mon père accepta ils allerent au delà du Mançanarez. Et lorsqu'ils furent devant la petite église des francisquains, Busqueros fit descendre mon père. Ils entrerent à l'église et y trouverent Mademoiselle Cimiento, qui les atendoit à la porte. Mon père ouvrit la bouche pour dire, qu'il avoit cru simplement aller à la promenade. Cependant il ne dit rien, prit la main de mademoiselle Cimiento, et la conduisit à l'autel.

Au sortir de l'Eglise, les nouveaux mariés monterent dans un beau carosse, rentrerent à Madrid dans une jolie maison où se donnoit un bal. Madame Avadoro l'ouvrit avec un jeune homme de la meilleur tournure. Ils danserent un fandango et furent tres applaudis. Mon père cherchoit en vain dans son epouse la douce et tranquille personne qui lui baisoit la main d'un air si soumis. Il voyoit au contraire une femme vive, bruyante, evaporée, au surplus il ne disoit rien à personne, on ne lui disoit rien, et cette maniere d'être, ne lui déplut pas trop.

On servit des viandes froides et des rafraîchissements. Ensuite mon père qui tomboit de someil demanda s'il ne seroit pas tems d'aller à la maison. On lui dit qu'il y étoit et que cette maison lui appartenoit. Mon père supposa que cette maison faisoit partie de la dote de son épouse. Il se fit montrer la chambre à coucher et se mit au lit.

Le lendemain matin Monsieur et Madame Avadoro furent eveillés par Busqueros " Monsieur et cher cousin /:dit il à mon père:/ je vous apelle ainsi parce que madame vôtre femme est la plus proche parente que j'aye au monde, sa mere étant une Busqueros de Léon qui est une branche de ma famille. Je n'ai point jusqu'ici voulu vous parler de vos affaires, mais je comte desormais m'en occuper plus que des mienes, ce qui me sera d'autant plus facile, que je n'ai proprement point d'affaires qui me soyent particulieres. Quant à ce qui vous concerne M<sup>r</sup> Avadoro j'ai eu soin de m'informer exactement de vos revenus, et de l'usage que vous en avez fait, depuis seize ans. Voici tous les papiers y relatifs. Vous aviez lors de votre premier mariage un revenu de quatre mille pistoles, et soit dit en passant vous n'avez pas su les dépenser, vous ne preniez pour vous que 600 pistoles, et deux cent pour l'éducation de vôtre fils. Il vous restoit donc, trois mille deux cent pistoles que vous placiez dans la banque des gremios. Vous donniez les interets au Théatin Heronymo, pour les employer en actes de charité. Je ne vous en blâme point, mais ma foi j'en suis fâché pour les pauvres, il ne faut plus qu'ils comptent sur ce revenu. D'abord nous saurons bien depenser vos quatre mille pistoles par an, et pour ce qui est des cinquante et un mille deux cent déposés aux gremios voici comment nous en disposerons. Pour cette maison dix huit mille pistoles. C'est beaucoup, je l'avoue, mais le vendeur est de mes parents, et mes parents sont les vôtres Seigneur Avadoro. Le Collier et les boucles d'oreilles que vous avez vu à Madame Avadoro valent 8. mille pistoles, entre freres nous en meteront dix, et je vous en dirai la raison quelque autre foix. Il nous reste vingt trois mille deux cent pistoles. Vôtre diable de Theatin en a reservé quinze mille pour votre garnement de fils au cas qu'il se retrouve. Cinq mille pour retablir votre maison ce n'est pas trop, car entre nous le trousseau de vôtre femme consiste en six chemises et autant de paires de bas. Vous me direz que de cette maniere. Il vous reste encore cinq mille pistoles

dont vous ne saurez absolument que faire. Allons pour vous tirer d'embaras je consens à vous les emprunter à un interet dont nous conviendrons. Voici Seigneur Avadoro un plein pouvoir que vous voudrez bien signer ”

Mon père ne pouvoit revenir de la surprise que lui causoit le discours de Busqueros. Il ouvrit la bouche pour lui répondre, mais ne sachant par où commencer, il se retourna dans son lit et enfonça son bonet sur ses yeux

“ À la bonne heure /:dit Busqueros:/ vous n’êtes pas le premier qui ait imaginé de se defaire de moi en metant son bonet de nuit et feignant de vouloir dormir, je suis fait à ces manières, et j’ai toujours un bonet de nuit dans ma poche. Je veux donc me jeter sur ce canapé, et lorsque nous aurons dormi un petit somme et bien eveillés nous en reviendrons au plein pouvoir. Ou bien si vous l’aimez mieux nous assemblerons vos parents et les miens et nous verrons ce qu’il y aura à faire. ”

Mon père ayant la tête enfoncée dans son oreiller fit des sérieuses reflexions sur sa situation et sur le parti qu’il en pourroit tirer pour sa tranquillité. Il entrevit qu’en laissant toute liberté à sa femme il lui seroit peut être permis de vivre à sa maniere, d’aller au Théâtre puis chez le libraire Moreno et que même il pourroit faire de l’encre un peu consolé. Il ouvrit les yeux et fit signe qu’il signeroit le plein pouvoir.

Il le signa en effet et fit mine de quitter le lit. “ Attendez Seigneur Avadoro /:dit Busqueros:/ avant de vous lever il sera convenable que je vous mete au fait du plan de votre journée. Je pense qu’il ne vous déplaira point d’autant que cette journée comme toutes les autres, ne sera qu’un enchainement de plaisirs aussi vifs que variés. D’abord je vous apporte une belle paire de quates [*sic*] brodées et un habit de cheval complet. Un assez beau palefroi attend à votre porte et nous irons un peu caracoler au Prado. Madame Avadoro y viendra en chaise roulante vous verrez qu’elle a dans le monde d’illustres amis, qui seront les vôtres Seigneur Avadoro. À la vérité ils s’étoient un peu refroidis pour elle. Mais la voyant unie à un homme de votre merite. Ils reviendront de leurs préventions. Je vous le dis, les premiers seigneurs de la cour, vous rechercheront, vous previendront, vous embrasseront. Que dis-je ils vous étouferont d’embrassades. ”

Ici mon père s’évanouit, ou du moins il tomba dans un état de stupeur qui aprochoit de l’évanouissement. Busqueros ne s’en aperçut point et continua en ces termes : “ Quelques uns de ces Seigneurs vous feront l’honneur de s’inviter eux mêmes à manger votre soupe. Oui Seigneur Avadoro ils vous feront cet honneur et c’est là que je vous atens, vous verrez comme votre épouse fait les honneurs de sa maison. Ah pardi vous ne reconnoitez pas la faiseuse de cire d’Espagne. Vous ne dites rien Seigneur Avadoro, vous avez raison de me laisser parler. Eh bien par exemple : vous aimez la Comedie Espagnol, mais vous n’avez peut être<sup>35</sup> jamais été à l’opera Italiene qui<sup>36</sup> fait les delices de la cour. Eh bien vous irez ce soir et devinez dans quelle loge, dans celle du Duc Thaz grand ecuyer, pas moins que cela, de la nous irons à la tertullia de sa grandeur vous y verrez toute la cour tout le monde vous parlera, apretez vous à repondre. ”

Mon père qui avoit répris l’usage de ses sens aprit qu’il auroit à repondre à toute, [*sic*] une sueur froide emana de ses pores, ses bras se roidirent, la nuque de son col se contracta et renversa sa tête ses paupieres s’ouvrirent outre mesure, sa poitrine oppressée fit entendre des soupirs étouffés, des convulsions se manifesterent. Busqueros s’aperçut de son état, apella du secours et puis courut au Prado où il fut joint par ma belle mere.

Mon père étoit tombé en une sorte de létargie lorsqu’il en sortit il ne reconnu personne à l’exception de sa femme et de Busqueros, lorsqu’il les apercevoit la fureur se peignoit dans ses traits, d’ailleurs il étoit tranquille, ne parloit pas, et refusoit de quitter son lit. Lorsqu’une absolue nécessité l’y forçoit il sembloit penetré de froid, et greloitoit pendant une demi-heure. Bientôt les symptomes devinrent encore plus facheux. Le patient ne pouvoit prendre de nourriture qu’en très petite quantité. Un spasme convulsif lui resseroit la gorge ; sa langue etoit roide et enflée, ses yeux ternes et hagards,

---

<sup>35</sup> *Interl.*

<sup>36</sup> *Interl.*

sa peau d'un jaune brun semée de tubercules blancs.

Je m'étois introduits dans la maison à titre de valet et je suivais en soupirant les progrès de la maladie. Ma tante Dalanosa étoit dans ma confiance et passoit bien des nuits à veiller, le malade ne paroissoit pas la reconnoître, pour ce qui est de ma belle-mère. Il étoit évident que sa présence faisoit beaucoup de mal au patient, le père Heronymo l'engagea à partir pour la province et Busqueros la suivit.

J'imaginai un dernier moyen qui pouvoit peut être tirer l'infortuné de son hypocondrie et qui eut en effet un succès momentané. Un jour mon père vit à travers la porte entreouverte dans la chambre attenante, une jarre toute semblable à celle qui lui avoit autrefois servi à la composition de son encre, à côté étoit une table couverte des divers ingrédients et des balances pour les doses. Une sorte d'hilarité se peignoit dans les traits de mon père, il se leva s'approcha de la table et demanda un fauteuil, comme il étoit très foible, on opera devant lui et il suivit des yeux les procédés. Le lendemain il put se mêler à l'ouvrage et le surlendemain fut encore plus favorable, mais quelques jours après se manifesta une fièvre tout à fait étrangère à la maladie. Les symptômes n'en étoient point fâcheux mais la faiblesse du sujet étoit telle, qu'il ne pouvoit résister à la moindre atteinte. Il s'éteignit sans m'avoir pu reconnoître, quelque peine[e] qu'on se donna pour me rappeler à sa mémoire. Ainsi finit un homme qui n'étoit point né avec ce degré des forces physiques et morales, qui eut pu lui donner même une énergie commune. Une sorte d'instinct lui avoit fait choisir un genre de vie proportionné à ses moyens. On le fit périr en voulant le jeter dans la vie active.

Il est tems d'en revenir à ce qui me concerne. Mes deux ans de pénitence étoient à peu près finis. Le saint office à la considération de Fra Heronymos me permit de reprendre mon nom, à condition d'aller faire une caravane sur les galères de Malte. Ce que j'acceptai avec grand plaisir, esperant retrouver le Comandeur de Toledé, non plus sur le pied de domestique, mais comme à peu près son égal. J'étois véritablement assez las de porter de[s] guenilles. Je m'équipai avec luxe essayant tous mes habits chez ma tante Dalanosa qui s'en mouroit de ravissement. Je partis de très grand matin pour dérober ma métamorphose aux curieux. Je m'embarquai à Barcelonne, et j'arrivai à Malte à près un court trajet. Ma reconnaissance avec le Chevalier me donna plus de plaisir encore, que je n'en avois esperé. Il m'assura qu'il n'avoit jamais été dupe de mon déguisement, et qu'il avoit toujours compté faire de moi un ami, lorsque je serois rendu à ma forme première. Il tenoit la galère capitane, il me prit à son bord et nous courumes la mer pendant quatre mois, sans faire beaucoup de mal aux barbaresques, dont les légères embarcations nous échappoient sans peine.

Ici finit l'histoire de mon enfance. Je vous le dite [*sic*] avec des grands détails, parce que toutes les circonstances en sont encore présentes à ma mémoire. Je crois avoir devant les yeux la cellule du recteur de Burgos, je vois l'air sévère du père Sanudo, je crois manger mes châtaignes sous le portail de Saint Roc, et je tends les bras à l'aimable Toledé. Je ne puis vous promettre la même exactitude pour l'histoire de ma jeunesse. Si je reporte mon imagination à cette brillante époque de ma vie, je n'y distingue qu'un tumulte des passions diverses, et comme le trouble confus des orages. Un entier oubli me dérobe des choses qui alors remplissoient mon âme, et les plaisirs qui la ravissoient. À la vérité j'entrevois l'amour heureux me souriant<sup>37</sup> à travers les vapeurs du passé mais les objets de cette amour se confondent et je ne vois plus que des images mêlées de belles qui s'attendrissent, des soubrettes, qui servent leurs flames, je vois même des douegnes sévères, ne pouvant tenir contre ce touchant spectacle et réunir des amants, qu'elles devoient à jamais séparer. Je vois la lampe secourable donner le signal d'une fenêtre, l'escalier dérobé me découvrit [*sic*] une porte secrète. Ces moments sont délicieux. Celui de la retraite à quatre heures du matin, n'est pas tout à fait aussi agréable. Je crois que d'un bout du monde à l'autre l'histoire des bonnes fortunes est partout la même. Le récit des miens pourroit ne pas vous donner beaucoup de satisfaction mais je crois que vous trouverez quelque plaisir à l'histoire de mes premières amours. Les circonstances en sont singulières, et pouvoient me paroître merveilleuses. Cependant il est tard, les affaires de ma horde exigent que je leur donne quelque

---

<sup>37</sup> *Surch.* : suivant

soin. Le Boemien nous quitta et nous ne le revimes plus de la journée.

### TRENTE NEUVIEME JOURNÉE

On se rassembla à l'heure accoutumée et le Boemien se trouvant de loisir réprit en ces termes la suite de son récit.

#### SUITE DE L'HISTOIRE DU CHEF BOEMIEN

L'année suivante le Chevalier de Toledé eut le générala des galeres et son frere lui fit passer<sup>38</sup> 6 cent mille piastres, pour subvenir à sa dépense. L'ordre avoit alors six galeres,<sup>39</sup> Toledé en fit encore equiper deux a ses fraix. Les Caravanistes se rassemblerent au nombre de six cent. C'étoit la plus belle jeunesse de l'Europe. On commencoit alors en France a donner des uniformes aux troupes, ce qui jusqu'alors n'avoit pas été en usage. Toledé nous donna un uniforme moitié espagnol et moitié françois. Nous avions un juste au corps ecarlate qui n'alloit qu'a la moitié des cuisses, un pantalon tricote blanc, une cote noire avec la croix de Malte brodée sur la poitrine, la fraize et le chapeau<sup>40</sup> espagnol. Tout cela nous aloit à merveilles, par tout où nous abordions les femmes estoient aux fenestres et les duegnes en campagne. Les billets doux n'étoient souvent pas remis à leur adresse. Ce qui donnoit lieu à des meprises divertissantes. Nous abordames à tous les ports de la mediterrannée. Partout c'étoient fetes nouvelles. C'est au milieu de ces folies que j'ateignis vingt ans<sup>41</sup> Toledé en avoit dix de plus. Le Grand maitre lui conféra la grande croix et la charge de son prieur de Castile<sup>42</sup>

Il<sup>43</sup> quitta Malte revetu de ses nouveaux honneurs, et me demanda de faire avec lui le tour de l'Italie. J'y consentis sans peine. Nous nous embarquames pour Naples, où nous arrivames sans accident. Nous n'en serions pas aisement parti si l'aimable Toledé eut été aussi facile à retenir qu'il estoit aisé à se prendre dans les lacs des belles dames. Mais son art suprême estoit de quitter les belles sans même qu'elles eussent le courage de s'en facher. Il quitta donc ses amours de Naples pour essayer de nouvelles chaines et successivement à Florence, Milan, Venise, et Genes. Nous n'arrivames que l'année suivante à Madrid.

Toledé dès les premiers<sup>44</sup> jours de son arrivée alla faire sa cour au Roi, ensuite se montrer au Prado. Il prit le plus beau cheval de l'écurie du Duc de Lerne son frere. On m'en donna un qui n'étoit guere moins beau et nous allames nous mesler à la troupe qui caracoloit aux portieres des dames.

Un superbe équipage frapa nos regards. C'étoit un carosse ouvert, occupé par deux dames en demi deuil. Toledé reconnut la fiere Duchesse Davila, et s'empressa de lui faire sa cour, l'autre dame se retourna, il ne la connoissoit pas et parut frappé de sa beauté.

Cette inconnue n'étoit autre que la belle Sidonia, qui venoit de quitter sa retraite et de rentrer dans le monde. Elle reconnut son ancien prisonnier et mit un doigt sur sa bouche pour me recomander le silence. Ensuite elle tourna ses beaux yeux sur Toledé qui fit voir dans les siens, je ne sais qu'elle expression serieuse et timide que je ne lui avois vu près d'aucune femme. La Duchesse de Sidonia avoit déclaré qu'elle ne se remarieroit plus. La Duchesse d'Avilla qu'elle ne [se] marieroit jamais. Un chevalier de Malte étoit précisément ce qu'il falloit pour leur societé. Elles firent des avances à Toledé

---

<sup>38</sup> *Interl.*

<sup>39</sup> *Biffé* : et

<sup>40</sup> *Biffé* : à pl

<sup>41</sup> *Biffé* : et d

<sup>42</sup> Ce paragraphe est aut. ; il a été porté sur la p. en regard et en marge gauche.

<sup>43</sup> *Surch. aut.* : Le Chevalier de Toledé, devenu grand bailli et sous-prieur de Castille,

<sup>44</sup> *Interl. aut.*

qui s'y preta de la meilleure grace du monde. La Duchesse de Sidonia, sans faire voir qu'elle me connut sut me faire agréer de son amie nous formames une sorte de quadrille qui se retrouvoit au milieu du tumulte des fetes. Toledé aimé pour la centieme foix de sa vie aimoit pour la première. J'essayai d'offrir un respectueux homage à la Duchesse d'Avila. Mais avant de vous entretenir de mes relations avec elle je vous dirai quelques mots sur la situation où elle se trouvoit alors.

Le Duc d'Avila son pere etoit mort pendant notre séjour à Malte. La fin d'un ambitieux fait toujours un grand efet parmi les hommes. C'est une grande chûte, ils en son émus et surpris. À Madrid on se rappella l'infante Beatrice, son union secrete avec le Duc. On reparla d'un fils sur qui reposoient les destinées de cette maison. On s'atendoit que le Testament du défunt donneroit des éclaircissements. Cette atente fut trompée, le testament n'eclaircit rien. La cour n'en parloit plus, mais l'altiere Duchesse d'Avila rentra dans le monde, plus hautaine et dédaigneuse, et plus éloignée du mariage qu'elle ne l'avoit jamais été.

Je suis né tres bon gentilhomme, mais dans les idées de l'Espagne aucune sorte d'Egalité ne pouvoit exister entre la Duchesse et moi, et si elle deignoit me raprocher d'elle, ce ne pouvoit être qu'un protegé dont elle vouloit faire la fortune. Toledé étoit le chevalier de la douce Sidonia, j'étois comme l'ecuyer de son amie.

Ce degré de servitude ne me déplaisoit point je pouvois sans trahir ma passion voler au devant des desirs de Béatrice, executer ses ordres, enfin me dévouer à toutes ses volontés. Tout en servant ma souveraine, je prenois bien garde qu'aucun mot, aucun regard aucun soupir ne trahit les sentiments de mon cœur, la crainte de l'ofencer, et plus encore d'être banni d'auprès d'elle me donnoit la force de surmonter ma passion. Pendant le cours de ce doux servage, la Duchesse de Sidonia ne manqua point les occasions de me faire valoir auprès de son amie, mais les faveurs qu'elle obtenoit pour moi alloient tout au plus à quelque sourire afable qui n'exprimoit que la protection.

Tout cela dura plus d'un an, je voyois la duchesse à l'église au Prado, je prenois ses ordres pour la journée, mais je n'allai pas chez elle, un jour elle me fit appeller. Elle etoit entourée des ses femmes et travailloit au metier. Elle me fit assoir prit son air le plus altier et me dit " Seigneur Avadoro je ferois peu d'honneur au sang dont je sors si je n'employois le credit de ma famille à recompenser les respects que vous me rendez tous les jours. Mon oncle Sorriente m'en a fait lui même l'observation et vous ofre un brevet de Colonel dans le régiment de son nom, lui ferez vous honneur d'accepter ? Faites y vos reflexions.

— Madame /:lui répondis-je:/ j'ai attaché ma fortune à celle de<sup>45</sup> Toledé et je ne demande que les emplois qu'il obtiendra pour moi. Quant aux respects que j'ai le bonheur de vous rendre tous les jours, leur plus douce récompense seroit la permission de les continuer. " La Duchesse ne répondit point, et me donna par un legere inclination de tête le signal du départ.

Huit jours après je fus encore appelé chez l'altiere Duchesse elle me reçut comme la premiere foix et me dit " Seigneur Avadoro, je ne puis souffrir que vous vouliez vaincre en générosité les Davila, les Sorienté, et tous les grands dont le sang coule dans mes veines. J'ai à vous faire des nouvelles propositions, avantageuses pour vôtre fortune. Un gentilhomme, dont la famille nous est attachée a fait une grande fortune au Mexique, il n'a qu'une fille, dont la dotte est d'un million. "

Je ne laissai point la Duchesse achever sa phrase et me levant avec quelque indignation je lui dis " Quoique le sang des d'Avila et des Sorriente ne coule pas dans mes veines, le cœur qu'elles nourrissent est placé trop haut pour qu'un million y puisse atendre. "

J'allois me retirer, la Duchesse me pria de me rasseoir. Ensuite elle ordonna à ses femmes de passer dans l'autre chambre et de laisser la porte ouverte, puis elle me dit " Seigneur Avadoro Il ne me reste plus à vous offrir qu'une seule recompense, et vôtre zele pour mes interets me fait esperer que vous ne me refuserez pas. C'est de me rendre un service essentiel.

— En efet /:lui répondis je:/ le bonheur de vous servir est la seule recompense que je vous demanderai de mes services.

---

<sup>45</sup> *Biffé* : l'aimable

— Approchez /:me dit la Duchesse:/ on pouroit nous entendre de l'autre chambre. Avadero vous savez sans doute que mon père a été en secret l'époux de l'infante Béatrice, et peut être vous aura-t-on dit en grand secret qu'il en avoit eu un fils. En effet mon père en avoit fait courir le bruit, mais c'étoit pour mieux dérouter les courtisans. La vérité est qu'il en avoit une fille et qu'elle vit encore on l'a élevée dans un couvent près de Madrid. Mon père en mourant m'a révélé le secret de sa naissance, qu'elle ignore elle-même. Il m'a aussi expliqué les projets qu'il avoit fait pour elle, mais sa mort a tout fini. Il seroit impossible aujourd'hui de renouer le fil des ambitieuses intrigues qu'il avoit ourdies à ce sujet. L'entière légitimation de ma sœur seroit je crois impossible à obtenir, et la première démarche que nous y ferions entraineroit peut être l'éternelle réclusion de cette infortunée. J'ai été la voir. Leonore est une bonne fille simple gaie, et je me suis senti pour elle une tendresse véritable. Mais l'abbesse a tant dit qu'elle me ressembloit que je n'ai pas osé y retourner. Cependant, je me suis déclaré sa protectrice, et j'ai laissé croire qu'elle étoit un des fruits des inombrables amours que mon père a eu dans sa jeunesse. Depuis peu la cour a fait prendre dans le couvent des informations qui me donnent de l'inquiétude et je suis résolue de la faire venir à Madrid

J'ai dans une rue très retirée et qui même est appelée *rétrada*, une maison de peu d'apparence. J'ai fait louer une maison vis à vis<sup>46</sup> je vous prie de vous y loger et de veiller sur le dépôt que je vous confie. Voici l'adresse de votre nouveau logement et voici une lettre que vous présenterez à l'abbesse des Urselines du Pegnon, vous prendrez quatre hommes à cheval et une chaise à deux mules. Une duegne viendra avec ma sœur et restera près d'elle. C'est à elle seule que vous aurez à faire. Vous n'aurez pas les entrées de la maison. La fille de mon père et d'une infante doit avoir au moins une réputation sans tache. " Après avoir ainsi parlé la Duchesse fit cette légère inclination de tête qui chez elle étoit le signal du départ. Je la quittai donc et j'allai d'abord à mon nouveau logement. Il étoit commode et bien garni. J'y laissai deux domestiques affidés et je gardai le logement que j'avois chez Toledo. Quant à la maison où mon père étoit mort, je la louois pour quatre cent pistoles

Je vis aussi la maison qu'on destinoit à Leonore. J'y trouvai deux femmes destinées à la servir et un ancien domestique de la maison d'Avila, qui n'avoit pas la livrée. La maison étoit abondamment et élégamment [*sic*] pourvue de tout ce qui est nécessaire à un ménage bourgeois.

Le lendemain je pris quatre hommes à cheval et une chaise et j'allai au couvent del Pegnon. On m'introduisit au parloir de l'abbesse. Elle lut ma lettre sourit et soupira " Doux Jesus /:dit elle:/ il se commet dans le monde bien des péchés je me félicite bien de l'avoir quitté par exemple Mon Cavalier la demoiselle que vous venez chercher ressemble à la Duchesse d'Avila, mais elle lui ressemble. Deux images du doux Jesus ne se ressemblent pas davantage. Et qui sont les parents de la demoiselle. On n'en sait rien. Le feu duc d'Avila /:Dieu puis-je [*sic*] avoir son âme:/... " Il est probable que l'abbesse n'eut pas sitôt fini son bavardage, mais je lui représentai que j'étois pressé de remplir ma commission... L'abbesse hocha la tête proféra bien des *hélas* et des *doux Jesus* puis elle me dit d'aller parler à la tourière.

J'y allai. La porte du cloître s'ouvrit, il en sortit deux dames très exactement voilées elles monterent en voiture sans mot dire. Je me mis à cheval et les suivis dans le même silence. Lorsque nous fumes près de Madrid je pris le devant et récus les dames à la porte de leur maison. Je ne montai point j'allai dans mon logement vis-à-vis, d'où je les vis prendre possession du leur

Leonore me parut effectivement avoir beaucoup de ressemblance avec la Duchesse, mais elle avoit le teint plus blanc, ses cheveux étoient très blonds, et elle paroissoit avoir plus d'embonpoint. C'est ainsi que j'en jugeois de ma fenêtre. Mais Leonore ne se tenoit pas un moment assez tranquille pour que je pusse bien distinguer ses traits. Heureuse de n'être plus dans les murs d'un couvent elle en étoit devenue pétulante de joie. Elle courut de la cave au grenier admiroit tous les meubles du ménage s'extasioit sur la beauté d'une marmite ou d'une olle, faisoit cent questions à sa duegne et l'esouffloit à force de la faire courir. Celle-ci fit mettre les jalousies, les ferma à clef et je ne vis plus rien.

Dans l'après-dîné j'allai chez la Duchesse et lui rendis compte de ce que j'avois fait. Elle me récut

---

<sup>46</sup> a vis *surch. aut.* : et

avec son sérieux acoutumé. “ Monsieur Avadoro /:me dit elle:/ Leonore est destinée au mariage. Dans nos mœurs<sup>47</sup> vous ne pouvez être admis chez elle lors même qu’elle serait destinée à devenir votre femme. Cependant je dirai à la duegne de laisser ouverte une jalousie du côté où sont vos fenêtres j’exige que vos jalousies soient fermées. Vous avez à me rendre compte de ce que fait Eleonore, mais il serait peut être dangereux pour elle de vous connaître, surtout si vous avez pour le mariage l’éloignement que vous m’avez montré l’autre jour.

— Madame /:lui répondis-je:/ je vous disais seulement que l’intérêt ne me déterminerait pas dans le mariage, cependant vous avez raison, je ne compte pas me marier. ” Je quittai la duchesse, je fus chez Toleda à qui je ne fis point part de nos secrets, puis j’allai à mon logement de la rue retrada. Les jalousies du vis-à-vis, et même les fenêtres étaient ouvertes. Le vieux Laquais Andrado, jouait de la guitare. Leonore dansait le volero avec une vivacité et des grâces que je n’eusse point attendues d’une pensionnaire des Carmélites, car elle y avait été élevée, et n’était entrée chez les Urselines que depuis la mort du Duc. Leonore fit mille folies, voulant faire danser sa duegne avec Andrado. Je ne pouvais assez m’étonner de voir que la sérieuse Duchesse d’Avila eut une sœur d’une humeur aussi gaie. D’ailleurs la ressemblance était frappante, j’étais au fond très amoureux de la Duchesse et sa vive image ne pouvait manquer de m’intéresser beaucoup. Je me laissais aller au plaisir de la contempler lorsque la Duegne ferma la jalousie et je ne vis plus rien.

Le lendemain j’allai chez la Duchesse, je lui rendis compte de ce que j’avais vu, je ne lui cachai point l’extrême plaisir que m’avaient fait les naïfs amusements de sa sœur, j’osai même attribuer l’excès de mon ravissement à son grand air de famille.

Comme ceci ressembloit de loin à l’ombre d’une déclaration, la Duchesse eut l’air de s’en fâcher, son sérieux s’en accrut “ Monsieur Avadoro /:me dit elle:/ Quelque soit la ressemblance entre les deux sœurs, je vous prie de ne le[s] point confondre dans les éloges que vous voudrez bien en faire. Cependant venez demain à la même heure. J’ai un voyage à faire et je désire vous voir avant mon départ.

— Madame /:lui dis je:/ dut votre courroux m’aneantir, vos traits sont empreints dans mon âme comme y serait l’image de quelque divinité. Vous êtes trop au dessus de moi<sup>48</sup> pour que j’ose élever jusqu’à vous une pensée amoureuse. Mais aujourd’hui vos traits divins je les retrouve dans une jeune personne gaie franche, simple, naturelle, qui me préservera de vous aimer en elle. ” A mesure que je parlais, les traits de la Duchesse prenaient un caractère marqué de sévérité. Je m’attendais à être banni de sa présence, je ne le fus point elle me repeta simplement de revenir le lendemain

Je dinai chez Toleda et le soir je retournai à mon poste. Les fenêtres des vis-à-vis étaient ouvertes, et je voyais jusqu’au fond de l’appartement.

Leonore avait fait mitonner une volle [*sic*], instruite dans ce grand art par sa gouvernante, elle en retirait les viandes, et les rangeait dans un plat, tout cela avec de grandes joies et de grands rires. Puis elle couvrit la table d’une nape très blanche et de deux simples couverts qui semblaient attendre deux époux. Leonore était en simple corset, les manches de sa chemise relevés jusqu’aux épaules.

On ferma fenêtres et jalousies, mais ce que j’avais vu avait fait sur moi une forte impression, et quel est le jeune homme qui puisse voir de sang froid l’intérieur d’un jeune ménage. Les tableaux de ce genre font qu’on se marie

Le lendemain j’allai chez la Duchesse, je ne sais trop ce que je lui balbutiai, elle parut craindre que ce ne fut une déclaration, et se hâtant de prendre la parole elle me dit “ Seigneur Avadoro Je dois partir comme je vous le dit hier. Je vais passer quelque temps à mon duché d’Avila. J’ai permis à ma sœur de se promener après le soleil couché sans trop s’écarter de la maison. Si alors vous voulez l’aborder, la duegne est prévenue, et vous laissera causer autant que vous le voudrez. Tachez de connaître l’esprit et le caractère de cette jeune personne, vous m’en rendrez compte à mon retour. ” Ensuite un signe de tête m’avait fit [*sic*] de prendre congé. Il m’en coûta de quitter la Duchesse, j’étais

---

<sup>47</sup> *Surch. aut.* : neveux

<sup>48</sup> *Interl. aut.* : de moi

réellement amoureux d'elle. Son extrême fierté ne me décourageoit pas, je pensois au contraire que si elle se decidoit à prendre un amant elle le choisiroit au dessous d'elle, ce qui en Espagne n'est pas très rare.<sup>49</sup> Enfin je pensai à la duchesse tout ce jour là, mais vers le soir je recommencai à penser à sa sœur. J'allai dans la rue *retrada*. Il faisoit un beau clair de lune. Je reconus Leonore et sa duegne assises sur un banc près de leur porte. La duegne me reconnut aussi<sup>50</sup> vint au devant de moi, et m'invita à m'asseoir près de sa pupille. Elle même s'éloigna.

Après un moment de silence Leonore me dit " Vous etes donc ce jeune homme qu'il m'est permis de voir Aurez vous de l'amitié pour moi ? "

Je lui répondis que j'en avois déjà beaucoup.

" Et bien /:me dit elle:/ faites moi le plaisir de me dire comment je m'appelle ?

— Vous vous appelez Leonore.

— Ce n'est pas ce que je vous demande /:me répondit elle:/ Je dois avoir un autre nom. Je ne suis plus aussi simple que je l'étois aux Carmelites, je croyois alors que le monde n'étoit peuplé que de religieuse et de confesseurs, mais apresent je sais qu'il y a des maris et des femmes qui ne se quittent ni jour ni nuit, et que les enfants portent le nom de leur père. C'est pour cela que je veux savoir mon nom. "

Comme les Carmelites dans quelques couvents surtout ont une regle très severe, je ne fus pas très surpris de voir que Leonore eut conservé tant d'ignorance, jusqu'à près de vingt ans. Je lui répondis que je ne la connoissois que sous le nom de Leonore. Je lui dis ensuite que je l'avois vu danser dans sa chambre, et que surement elle n'avoit pas appris à danser aux Carmelites " Non /:me répondit elle:/ C'est le duc d'Avila, qui m'avoit mis aux Carmelites, à près sa mort je suis entrée aux Urselines où une pensionnaire m'apprenoit à danser, une autre à chanter pour ce qui est de la manière dont les maris vivent avec leurs femmes, toutes les pensionnaires des Urselines m'en ont parlé, et ce n'est point un secret parmi elles. Quant à moi je voudrois bien avoir un nom, et pour cela il faudroit me marier " Ensuite Leonore me parla de la Comedie, des promenades, des combats des taureaux, et temoigna beaucoup de désir de voir toutes ces choses. J'eus encore quelques entretiens avec elle, et toujours les soirs. Au bout de huit jours je recus de la duchesse une lettre ainsi concue

La Duchesse d'Avila à Don Juan Avadoro.

En vous rapprochant de Leonore j'esperois qu'elle prendroit de l'inclination pour vous.

La duegne m'assure que mes vœux sont acomplis. Si le devouement que vous me temoignez est veritable vous epouserez Leonore. Songez qu'un refus m'ofenseroit

Je repondis en ces termes :

Don Juan Avadoro à la Duchesse d'Avila

Madame !

Mon devouement pour votre grandeur est le seul sentiment qui puisse occuper mon ame. Ceux que l'on doit à une épouse peut être n'y trouveroit plus de place. Leonore merite un epoux qui ne soit occupé que d'elle.

Je reçus la réponse suivante.

La Duchesse d'Avila à Don Juan Avadoro.

Il est inutile de vous le cacher plus long tems. Vous etes dangereux pour moi. Et le refus que vous faites de la main de Leonore m'a donné le plus vif plaisir que j'aye ressenti en ma vie. Mais je suis resolute de me vaincre. Je vous donne donc le choix d'epouser Leonore ou d'être à jamais bani de ma presence, peut être même des Espagnes. Mon credit à la cour ira bien jusque là. Ne m'ecrivez plus, la duegne est chargée de mes ordres.

Quelque amoureux que je fus de la Duchesse, tant de hauteur eut le droit de me deplaire. Je fus un moment tenté de tout avouer à Toledé et de me metre sous sa protection. Mais Toledé toujours

---

<sup>49</sup> *Biffé* : Enfin quelque chose me disoit que la Duchesse pouroit y donner lieu.

<sup>50</sup> *Surch. aut.* : ainsi

amoureux de la duchesse de Sidonia, étoit très attaché à son amie, et ne m'eut pas servi contre elle. Je pris donc le parti de me taire, et le soir je me mis à la fenêtre pour voir ma future épouse

Les fenêtres étoient ouvertes. Je voyois jusqu'au fond de la chambre. Leonore étoit au milieu de quatre femmes occupées à la parer. Elle avoit un habit de satin blanc brodé d'argent une couronne des fleurs un collier de diamant. Par dessus tout cela on lui mit un voile blanc qui la couvroit de la tête aux pieds

Tout ceci me surprenoit un peu. Bientôt ma surprise augmenta. On porta une table dans le fond de la chambre, on la para comme un autel. On y mit des bougies. Un prêtre parut accompagné de deux gentils hommes qui paroissoient n'y être que comme témoins, le marié manquoit encore. J'entendis frapper à ma porte. La Duegne se fit entendre " On vous attend /:me dit elle:/ Penseriez vous résister aux volontés de la Duchesse ? "

Je suivis la duegne. La mariée n'otat point son voile. On mit sa main dans la mienne, en un mot on nous maria. Les témoins me firent compliment, ainsi qu'à mon épouse dont ils n'avoient pas vu le visage et se retirèrent. La Duegne nous conduisit à une chambre faiblement éclairée des rayons de la lune et ferma la porte sur nous.

Comme le Boemien en étoit à cet endroit de sa narration on vint le demander, il nous quitta et nous ne le revîmes plus de la journée.

#### QUARANTIEME JOURNÉE

On se rassembla à l'heure acoutumée et le Boemien se trouvant de loisir reprit en ces termes la suite de son récit.

#### SUITE DE L'HISTOIRE DU CHEF BOEMIEN.

Je vous ai dit mon bizarre mariage. La manière dont je vécus avec ma femme ne fut pas singulière [*sic*]. Après le couché du soleil la jalousie, s'ouvroit et je voyois tout l'intérieur de son appartement. Elle ne sortoit plus la nuit et je n'avois pas le moyen de l'aborder. Vers minuit la duegne venoit me chercher et me ramenoit chez moi avant le jour.

Au bout de huit jours la Duchesse revint à Madrid, je la revis avec quelque sorte de confusion. J'avois profané son culte et je me le reprochois. Elle au contraire me traitoit avec une extrême amitié. Sa fierté disparoissoit, dans le tête à tête<sup>51</sup> j'étois son frère et son ami

Un soir que je rentrois chez moi, c'est à dire<sup>52</sup> à ma maison de la rue retrada, comme je fermois ma porte, je me sentis arrêté par la basque de mon habit. Je me retournois et je reconnus Busqueros " Aha je vous y prens /:me dit il:/ Monseigneur de Toledé m'a dit qu'il ne vous voyoit plus et que vous aviez des allures dont il n'étoit pas informé. Je ne lui ai demandé que vingt quatre heures, pour le découvrir et j'y ai réussi. A ca mon garçon tu me dois du respect car j'épousai ta belle mere. " Ce peu de mots me rapella combien Busqueros avoit contribué à la mort de mon pere, je ne pus m'empêcher de lui montrer de la malveillance et je m'en débarassai.

Le lendemain j'allai chez la Duchesse, et je lui parlai de cette facheuse rencontre, elle en parut très affectée " Busqueros /:me dit elle:/ est un furet au quel rien n'échape. Il faut soustraire Leonore à sa curiosité, des aujourd'hui je la fais partir pour Avila. Ne m'en voulez pas Avadoro, c'est pour assurer votre bonheur.

— Madame /:lui dis je:/ l'idée du bonheur semble suposer l'accomplissement des désirs et je n'ai

---

<sup>51</sup> le tête à tête *surch. aut.* : sa tête

<sup>52</sup> *Interl. aut.* : a dire

jamais désiré d'être l'époux de Eléonore. Cependant il est véritable qu'apresent je me suis attaché à elle et je l'aime tous les jours davantage, si toute fois cette expression m'est permise, car je ne la vois point le jour. ” Le même soir j'allai à la rue<sup>53</sup> retrada mais je n'y trouvai personne porte et volets fermées

Quelques jours après Toledé me fit appeler dans son cabinet et me dit “ Avadoro j'ai parlé de vous au roi. Sa majesté vous donne une commission pour Naples. Peterborough<sup>54</sup> cet aimable Anglois m'a fait faire des ouvertures. Il desire me voir à Naples. Et si je n'y peux aller il veut que ce soit vous. Le Roi ne juge point à propos que je fasse ce voyage et veut vous y envoyer. Mais /:ajouta Toledé:/ vous ne me<sup>55</sup> paraissez pas trop flaté de ce projet.

— Je suis /:lui repondis-je:/ très flaté des bontés de sa Majesté et de votre grandeur, mais je [*sic*] une protectrice et je ne voudrais rien faire sans son approbation. ”

Toledé sourit et me dit “ J'ai parlé à la Duchesse. Allez la voir ce matin. ”

J'y allai, la Duchesse me dit “ Mon cher Avadoro, vous connoissez la position actuelle de la monarchie Espagnole, le Roi est proche de sa fin et avec lui finit la ligne Autrichienne en des circonstances aussi critiques, tout bon Espagnol doit s'oublier lui même, et s'il peut servir son pays il n'en doit pas manquer les occasions. Votre femme est en sûreté. Elle ne vous écrira point, car elle ne sait point écrire on ne le lui a point appris aux Carmelites. Je lui servirai de secrétaire. Si j'en crois la duegne je serai dans le cas de vous annoncer bientôt des choses qui vous attacheront encore plus à Leonore. ” En disant ces mots la Duchesse baissa les yeux rougit puis elle me fit signe de me retirer.

Je pris mes instructions chez le ministre, elles concernoient la politique extérieure et s'étendoient aussi à l'Administration<sup>56</sup> du Royaume de Naples, qu'on vouloit plus que jamais rattacher à l'Espagne. Je partis dès le lendemain et fis le voyage avec toute la diligence possible.

Je mis à remplir ma commission le zèle qu'on a pour un premier travail, mais dans les intervals de mes occupations les souvenirs de Madrid reprenoient un grand Empire sur mon âme. La Duchesse m'aimoit malgré qu'elle en eut. Elle m'en avoit fait l'aveu, devenue ma belle sœur, elle s'étoit guérie de ce que ce sentiment pouvoit avoir de passionné, mais elle m'avoit conservé un attachement dont elle me donnoit mille preuves. Leonore Mystérieuse Déesse de mes nuits, m'avoit par les mains de l'hymen offert la coupe des voluptés, son souvenir regnoit sur mes sens autant que sur mon cœur. Mes regrets pour elle tournoient presque au désespoir. Ces deux femmes exceptées, leur sexe m'étoit indifférent.

Les lettres de la Duchesse m'arrivoient dans le pli du Ministre. Elles n'étoient point signées et l'écriture en étoit contr[e]faite. J'appris ainsi que Leonore avançoit dans sa grossesse mais qu'elle étoit malade et surtout languissante. Ensuite je sus que j'étois père et que Leonore avoit beaucoup souffert. Les nouvelles qu'on me donnoit de sa santé sembloient comme de manière à préparer de plus tristes encore.

Enfin je vis arriver Toledé au moment où je m'y atendois le moins. Il se jeta dans mes bras “ Je viens /:me dit il:/ pour les intérêts du Roi, mais ce sont les Duchesses qui m'envoyent. ” En même tems il me rémit une lettre, je l'ouvris en tremblant. J'en pressentois le contenu. La Duchesse m'annonçoit la fin de Leonore et m'offrit toutes les consolations de la plus tendre amitié.

Toledé qui depuis long tems avoit sur moi le plus grand ascendant, en usa pour rendre le calme à mes esprits, je n'avois pour ainsi dire point connu Leonore. Mais elle étoit mon épouse, et son idée l'identifioit au souvenir des délices de notre courte union. Il me resta de ma douleur beaucoup de mélancolie et d'abattement.

Toledé prit sur lui le soin des affaires et lorsqu'elles furent terminées nous retournâmes à Madrid. Près des portes de la Capitale il me fit descendre et prenant des chemins détournés, il me conduisit au

---

<sup>53</sup> *Biffé* : de

<sup>54</sup> *Surch. aut.* : Temple

<sup>55</sup> *Interl.*

<sup>56</sup> *Biffé* : aussi

cimetiere des Carmelites. La il me fit voir une urne de marbre noir. On lisoit sur la base *Leonore Avadoro*. Ce monument fut baigné de mes pleurs, j'y retournai plusieurs foix avant de voir la Duchesse. Elle ne m'en sut point mauvais gré. Bien au contraire la première foix que je la vis. Elle me temoigna une affection qui tenoit de la tendresse, enfin elle me conduisit dans l'interieure de son appartement et me fit voir un enfant au berceau. Mon émotion étoit à son comble. Je mis un genoux en terre, la Duchesse me tendit la main pour me relever, je la baisai. Elle me fit signe de me retirer.

Le lendemain je fus chez le ministre et avec lui chez le Roi. Toledé en m'envoyant à Naples vouloit un pretexte de me faire accorder des graces. Je fus crée<sup>57</sup> Chevalier de Calatrava. Cette décoration sans me metre au niveau des premiers rangs m'en raprochoit neanmoins. Je fus avec Toledé, et les deux Duchesses sur un pied qui ne tenoit plus en rien de l'inferiorité, d'ailleurs j'étois leur ouvrage et ils paroisoient se plaïre à me relever.

Bientôt après, la Duchesse d'Avila me chargea de suivre une affaire qu'elle avoit au conseil de Castille. J'y mis<sup>58</sup> le zele qu'on peut imaginer et une prudence, qui ajouta à l'estime que j'avois inspirée à ma protectrice. Je la voyois tous les jours et toujours plus affectueuse. Ici commence le merveilleux de mon histoire.

A mon retour d'Italie j'avois repris mon logement chez Toledé, mais la maison que j'avois à la rue retarda [*sic*] étoit restée à ma charge. J'y fesois coucher un domestique apellé Ambrozio. La maison vis à vis, qui étoit celle ou je m'étois marié appartenoit à la Duchesse. Elle étoit fermée et personne ne l'habitoit. Un matin Ambrozio vint me prier de metre quelqu'un à sa place. Surtout quelqu'un de brave, vu<sup>59</sup> qu'après minuit il n'y faisoit pas bon non plus que dans la maison vis-à-vis.

Je voulus me faire expliquer de quelle nature étoient les aparitions Ambrozio m'avoua que la peur l'avoit empeché de rien distinguer, au surplus, il étoit décidé à ne plus coucher dans la rue retrada, ni seul ni en compagnie. Ces propos piquerent ma curiosité, je me décidai à tenter l'aventure dès la même nuit. La maison étoit restée garnie de quelques meubles. Je m'y transportai après le souper. Je fis coucher un valet dans l'escalier et j'occupai la chambre qui donnoit sur la rue, et faisoit face à l'enciene maison de Leonore. Je pris quelques tasses de café, pour ne point m'endormir, et j'entendis sonner minuit. Ambrozio m'avoit dit que c'étoit l'heure du revenant. Pour que rien ne l'efaroucha, j'eteignis ma bougie. Bientot je vis de la lumiere dans la maison vis-à-vis. Elle passa d'une chambre et d'un etage dans l'autre. Les jalousies m'empechoient de voir d'où provenoit cette lumiere. Le lendemain, je fis demander chez la duchesse, les clefs de la maison, et je m'y transportai. Je la trouvai entierement vuide et m'assurai qu'elle n'étoit point habitée. Je décrochai une jalousie à chaque étage, et puis j'allai vaquer à mes affaires.

La nuit suivante je repris mon poste, et minuit sonant la même lumiere vint eclairer la maison vis-à-vis, mais pour le coup, je vis bien d'où elle provenoit<sup>60</sup> une femme vetu de blanc et tenant une lampe traversa lentement toutes les chambres du premier étage, passa au second et disparut. La lampe l'eclairoit trop foiblement pour que je pusse distinguer ses traits, mais sa blonde chevelure me fit reconnoitre Leonore.

Le lendemain, j'allai voir la duchesse. Elle n'y étoit pas, j'allai voir l'enfant, j'y trouvai parmi les femmes du mouvement et de l'inquietude. D'abord on ne voulut pas s'expliquer, enfin la nourrice me dit qu'une femme tout blanche étoit entrée la nuit, tenant une lampe à la main, qu'elle avoit long tems regardé l'enfant l'avoit beni et s'étoit en allée. La Duchesse rentra elle me fit appeller et me dit " J'ai des raisons de désirer que votre enfant ne soit plus ici. J'ai donné des ordres pour qu'on lui prepare la maison de la rue retrada. Il y demeurera avec sa nourrice et la femme qui passe pour être sa mere. Je vous proposerois bien d'y demeurer aussi, mais cela pouroit avoir des inconvenients. " Je lui repondis que je garderais la maison vis-à-vis et que j'y coucherais quelque fois.

---

<sup>57</sup> *Surch. aut.* : le

<sup>58</sup> *Surch. aut.* : pris

<sup>59</sup> *Surch. aut.* : où

<sup>60</sup> *Surch.* : prevenoit

On se conforma au[x] vue[s] de la Duchesse, l'enfant fut transporté. J'eus soin de le faire coucher dans la chambre qui donnoit sur la rue, et de ne point faire remettre la jalousie. Minuit sona, je me mis à la fenetre. Je vis, dans la chambre vis à vis l'enfant endormis ainsi que la nourrice. La femme blanche parut une lampe à la main. Elle s'approcha du berceau, regarda long tems l'enfant, le benit, puis elle vint à la fenetre, et regarda long tems de mon côté. Puis elle sortit de la chambre, et je vis de la lumiere dans l'etage superieure. Enfin la femme blanche parut sur le toit en parcourut legerement l'arete, passa sur un toit voisin et disparut à mes yeux.

J'étois confondu je l'avoue. Je dormis peu et le lendemain, j'attendis minuit avec impatience. Minuit sonna, je fus à ma fenetre. Bientôt je vis entrer, non pas la femme blanche mais une sorte de nain, qui avoit le visage bleuatre une jambe de bois, et une lanterne à la main. Il s'aprocha de l'enfant le regarda atentivement, puis il alla à la fenetre s'y assit les jambes croisée, et se mit à me considerer avec attention. Puis il sauta de la fenetre dans la rue ou plus tôt il eut l'air de glisser et vint frapper à ma porte. De la fenetre je lui demandai qui il étoit ? Au lieu de répondre il me dit " Juan Avadoro prend ta cape et ton épée et suis moi " Je fis ce qu'il me disoit, je descendis dans la rue et je vis le nain à une vingtaine de pas de moi clopinant sur sa jambe de bois, et me montrant le chemin avec sa lanterne. Après avoir fait une centaine de pas il prit à gauche, et me conduisit dans ce quartier desert qui s'étend entre la rue retrada et le Mancanarez. Nous passames sous une voute, et nous entrames, dans un Patio planté de quelques arbres. On appelle en Espagne Patio des cours intérieures, où les voitures n'entrent point. Au bout de Patio étoit une petite façade qui paroissoit le portail d'une chapelle. La femme blanche en sortit, le nain éclaira mon visage avec sa lanterne " C'est lui /:s'écria la femme blanche:/ c'est lui même. Mon époux ! Mon cher époux ! Tu n'es donc point mort.

— Madame /:lui dis-je:/ j'ai cru que vous étiez morte.

— Je suis vivante /:reprit Eleonore:/ " Enfin c'étoit bien elle je la reconnoissois au son de sa voix, et mieux encore à l'ardeur de ses transports legitimes. Leur vivacité ne me laissa pas de loisir de faire des questions sur ce que notre situation avoit de merveilleux.

Je n'en eus pas même le tems Leonore échapa de mes bras et se perdit dans l'obscurité. Et le nain boiteux m'ofrit le secours de sa petite lanterne. Je le suivis à travers des ruines et des quartiers tout à fait deserts. Tout à coup la lanterne s'éteignit. Le nain que je voulus rapeller ne répondit point à mes cris. La nuit étoit tout à fait noire je pris le parti de me coucher à terre et d'attendre ainsi le jour. Je m'endormis et m'éveillai qu'il faisoit grand jour. Je me trouvai couché près d'une urne de marbre noir. J'y lus en lettres d'or *Leonore Avadoro*. En un mot j'étois près du tombeau de ma femme. Je me rapellai alors les événements de la nuit, et je fus troublé de leur souvenir. Je n'avois de long tems approché du tribunal de la penitence. J'allai au[x] Théatins et demandai mon grand oncle le père Heronimo. Il étoit alité. Je demandai un autre confesseur. Je lui demandai s'il étoit possible que des démons pussent revetir des femmes humaines. " Sans doute /:me répondit il:/ Les Sucubes sont formellement mentionés dans la somme de Saint Thomas et c'est un cas reservé. Lorsqu'un homme est long tems sans participer aux sacrements, les démons prennent sur lui un certain empire. Ils se font voir sous la figure des femmes et l'induisent en tentation. Si vous croyez mon fils avoir rencontré des Succubes, ayez recours au grand pénitencier, hâtez vous ne perdez point de tems. " Je répondis qu'il étoit arrivé une aventure singuliere, où j'avois été abusé par des illusions. Je lui demandai la permission d'interrompre ma confession.

J'allai chez Toledé, il me dit qu'il me meneroit diner chez la Duchesse d'Avila et que la Duchesse de Sidonia s'y trouveroit aussi. Il me trouva l'air préoccupé et m'en demanda le motif. J'étois effectivement reveur, et je ne pouvois fixer mes idées à rien de raisonnable. Je fus encore triste au diner des duchesses, mais leur gaité étoit si vive et Toledé y repondoit si bien que je finis par la partager.

Pendant le diné j'avois observé des signes d'intelligence et des rires qui sembloient avoir rapport à moi. On quita la table et notre partie carrée au lieu d'aller au sallon prit le chemin des appartements interieurs. Lorsque nous y fumes Toledé ferma la porte à clef et me dit " Illustre chevalier de Calatrava mettez vous au genoux de la Duchesse elle est vôtre femme depuis plus d'un an. N'allez pas nous dire que vous vous en doutiez. Les gens à qui vous racontez vôtre histoire le devineront peut être, mais le grand art est d'empêcher le soupçon de naître, et c'est ce que nous avons fait. À la vérité

les mystères de l'ambitieux d'Avila nous on bien servi. Il avoit veritablement un fils qu'il comptoit faire reconnoître. Ce fils est mort et alors il a exigé de sa fille qu'elle ne se maria point, afin que les fiefs revinssent aux Sorienté qui sont une branche de Davila. La fierté de nôtre Duchesse, lui faisoit désirer de n'avoir point de maître. Mais depuis nôtre retour de Malte, cette fierté ne savoit trop ou elle en étoit et courroit risquer [*sic*] de faire un fameux naufrage. Heureusement pour la Duchesse D'avila, elle a une amie qui est aussi la vôtre mon cher Avadoro. Elle lui a fait une pleine confiance et nous nous sommes concertés sur des interets aussi chers. Nous avons alors inventé une Leonore fille du Duc et de l'infante, qui n'étoit que la Duchesse elle même coëfée d'une peruque blonde, et *legerement* fardée, mais vous n'aviez garde de reconnoître votre fiere souveraine dans la naïve pensionnaire des Carmelites j'ai assisté à quelques répétitions de ce role et je vous assure que j'y eusse été trompé comme vous.

La Duchesse voyant que vous refusiez les plus brillants partis pour le seul désir de lui rester attaché, s'est décidée à vous épouser. Vous êtes marié devant Dieu et l'Eglise, mais ne vous [*sic*] l'êtes point devant les hommes, ou du moins vous cherchiez en vain les preuves de vôtre mariage. Ainsi la Duchesse ne manque point aux engagements contractés.

Vous vous êtes donc mariés et les suites en ont été que la Duchesse a du passer quelque mois dans ses terres, et se soustraire aux regards. Busqueros venoit<sup>61</sup> d'arriver à Madrid, je le mis à votre piste<sup>62</sup>, et sous pretexte de derouter le furet nous avons fait partir Leonore pour la Campagne. Ensuite il nous a convenu de vous faire partir pour Naples car nous ne savions plus que vous dire au sujet de Leonore, et la Duchesse ne vouloit se faire connoître à vous que lorsque un gage de votre amour ajouteroit à vos droits.

Ici mon cher Avadoro j'implore de vous mon pardon, j'ai plongé le poignard dans votre sein, en vous anonçant la mort d'une personne qui n'avoit jamais existé ; mais vôtre sensibilité n'a point été perdue. La duchesse est touchée de voir que vous l'avez si parfaitement aimée sous deux formes si diferentes. Depuis huit jours elle brule de se déclarer. Ici c'est encore moi qui suis le coupable. Je me suis obstiné à faire revenir Leonore de l'autre monde. La Duchesse a bien voulu faire la femme blanche. Mais ce n'est pas elle qui a couru si legerement sur l'aret du toit voisin. Cette Leonore n'étoit qu'un petit ramoneur de cheminée savoyar de nation

Ce même drole est revenu la nuit suivante habillé en diable boiteux. Il s'est assis sur la fenetre et s'est glisse dans la rue le long d'une Corde attachée à l'avance. Je ne sais ce qui s'est passé dans le Patio de l'ancien couvent des Carmelites. Mais ce matin je vous ai fait suivre et je su [*sic*] que vous vous étiez longuement confessé. Je n'aime point d'avoir à faire à l'Eglise, et je craint les suites d'une plaisanterie qu'on pousseroit trop loin. Je ne me suis donc plus oposé au desir de la Duchesse, et nous avons décidé que la déclaration se feroit aujourd'hui. ” Tel fut àpeuprès le discours de l'aimable Toledé, mais je ne l'ecoutois guere. J'étois aux pieds de Béatrice. Une aimable confusion se peignoit dans ses traits, ils exprimoient l'entier aveu de sa défaite. Ma victoire n'avoit et n'eut jamais que deux temoins. Elle ne m'en fut pas moins chere. J'étois heureux par l'amour, par l'amitié, par l'amour propre. Quels moments dans la jeunesse !

Comme le Boemien en étoit à cet endroit de sa narration, on vint l'appeller. Je me tournai vers Rebeca et lui observai que nous avions entendu le récit d'une histoire très merveilleuse qui pourtant avoit été expliquée d'une manière très naturelle. “ Vous avez raison /:me repondit elle:/ la votre peut-être s'expliquera tout aussi naturellement. ”

---

<sup>61</sup> *Biffé* : d'avoir

<sup>62</sup> *Surch. aut.* : juste